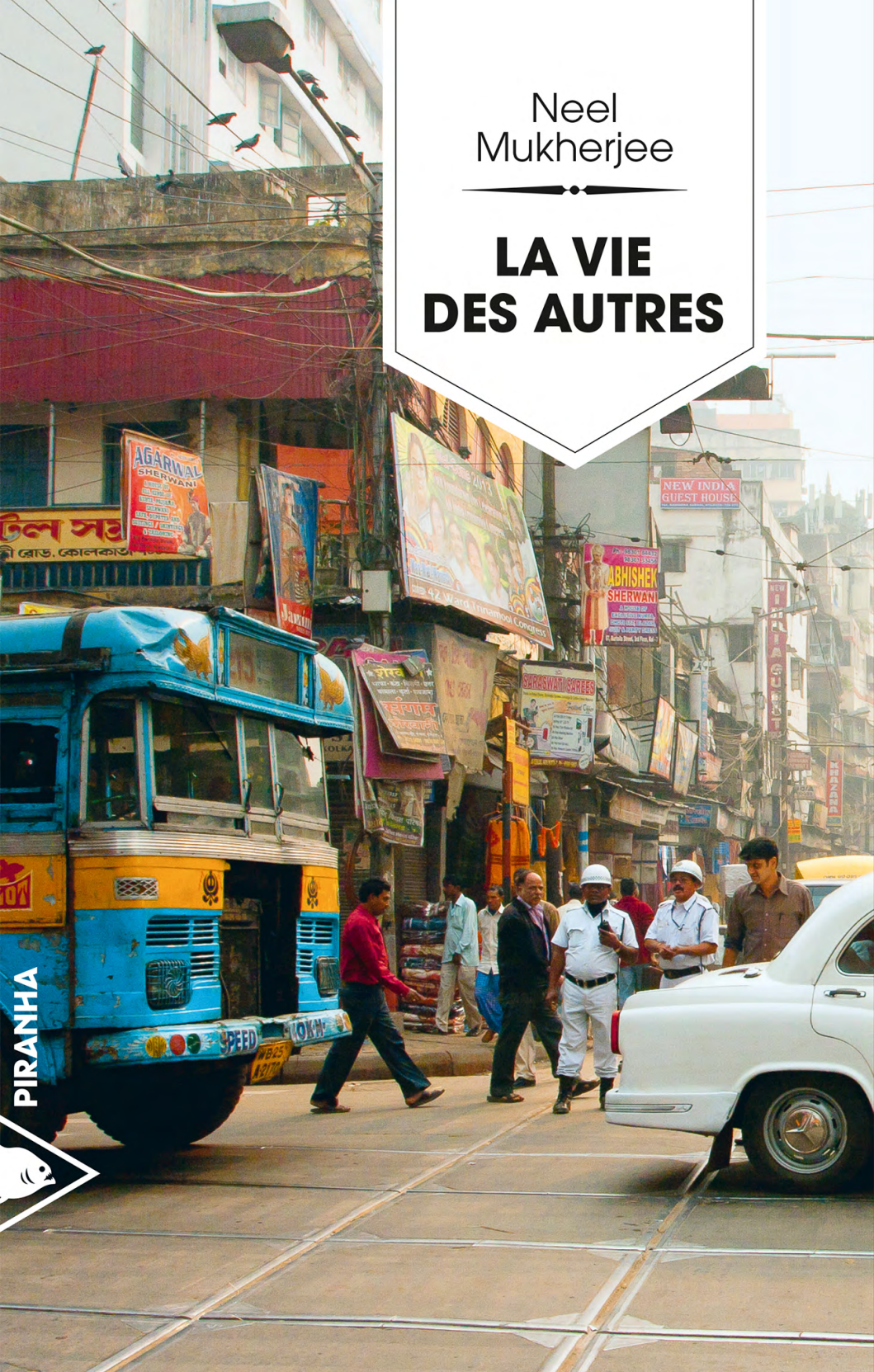


Neel  
Mukherjee

# LA VIE DES AUTRES



PIRANHA





LA VIE DES AUTRES



Neel Mukherjee



# LA VIE DES AUTRES

—

traduit de l'anglais (Inde) par Simone Manceau

**PIRANHA**

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

La première occurrence des termes indiens et bengalis  
composés en **couleur** renvoie au glossaire

Édition originale :  
*The Lives of Others*

Copyright © Neel Mukherjee, 2014  
First published by Chatto & Windus,  
an imprint of The Random House Group Ltd.

© Piranha 2016,  
pour la traduction française

*À Christopher*





Comment imaginer ce que serait notre vie si elle n'était illuminée par la vie des autres ?

JAMES SALTER

*Light Years (Un bonheur parfait)*

C'est une bien pauvre mémoire que celle qui ne fonctionne qu'en arrière.

LEWIS CARROLL

*Alice in Wonderland (Alice au pays des merveilles)*

... les choses sont comme elles sont, et quand nous les reconnaissons, elles sont pareilles à celles qui sont reconnues par les autres ou peut-être par personne.

DANIEL KEHLMANN

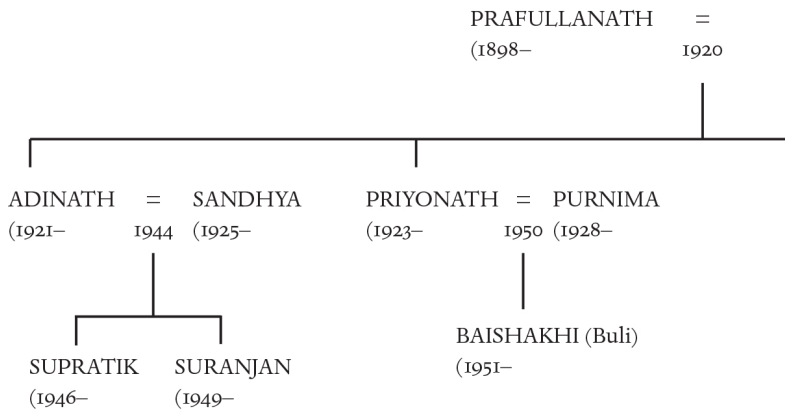
*Die Vermessung der Welt (Les Arpenteurs du monde)*

Dans les événements historiques, le plus évident c'est l'interdiction de toucher au fruit de la connaissance.

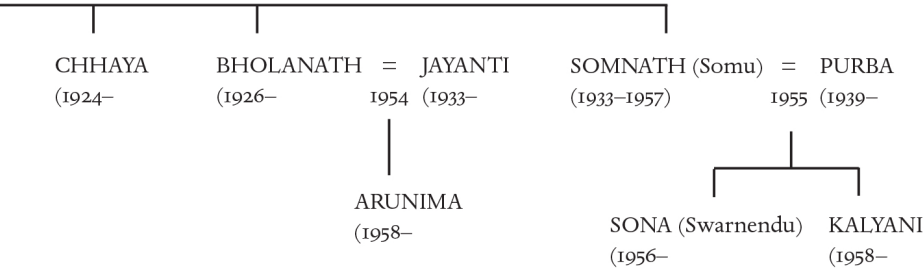
LÉON TOLSTOÏ

*Война и мир (Vôyna i mir, Guerre et Paix)*

LA FAMILLE GHOSH



CHARUBALA  
(1903–





## Prologue

**MAI 1966**

---

Au tiers de la distance qui sépare la maison du propriétaire de sa mesure, il a les jambes qui se mettent à flageoler. Ou peut-être est-ce de nouveau ces vertiges. Nitai Das s'affaisse sur le champ stérile qu'il doit traverser pour rentrer chez lui. Nulle part la moindre trace d'ombre. Ce soleil de mars est un brasier impitoyable qui lui assèche le sang. Ça calcine aussi le moindre grain d'espoir que la mousson arrivera à temps et mettra fin à une troisième année de sécheresse. La terre autour de lui commence à se fissurer et à se fendre. Ses paupières sont lourdes. Un instant il les ferme et, tandis que le sommeil le prend, il pique du nez, puis se réveille en sursaut. Inconsciemment, ses doigts se mettent à gratter sa grande ennemie, la terre, qui n'est plus que poussière compacte, qui a même perdu toute mémoire de l'eau, comme si elle n'en avait jamais eu.

Il a passé la matinée à faire le pied de grue devant la maison du propriétaire, à mendier un bol de riz. Ses trois enfants n'ont rien avalé depuis cinq jours. Leur dernier repas, c'était une poignée de foin volée à l'étable du propriétaire, bouillie à l'eau trouble du puits – lequel ne va plus tarder à se tarir, d'ailleurs. Depuis trois ans maintenant, sa famille n'a mangé qu'une fois tous les cinq, six ou même sept jours. Les dernières fois où il était venu mendier ici, il n'avait récolté que des insultes et des coups avant d'être éjecté. Les premiers temps où il était venu quémander de la nourriture, les propriétaires avaient fermé à double tour portes et fenêtres, pour le tenir à distance, tandis qu'il était resté là devant la maison, des heures durant, le jour se glissant dans la nuit, jusqu'à ce qu'ils comprennent à quel point il était tenace et qu'ils changent de tactique. Aujourd'hui, ils lui ont envoyé leurs gardiens. L'un d'eux s'est mis à frapper à coups de bâton le dos de Nitai, les épaules et les jambes, tandis qu'un autre plaisantait : « Mais où est-ce que je vais pouvoir frapper ce chien ? Y a qu'un paquet d'os, ça sert même à rien de le battre. Y a qu'à lui souffler dessus pour qu'il tombe ! »

Étrangement, Nitai ne garde aucune douleur de la bastonnade de ce matin. Il sait ce qu'il doit faire. De nouveau, un vertige noir lui fait tourner la tête, et il doit fermer les yeux pour se protéger de cette lumière aveuglante qui le tourmente. Ce qu'il veut, c'est parcourir la distance qui lui reste, deux cents mètres environ. Dans quelques instants, ça ira mieux. Il est saisi d'une sorte d'agitation, d'une énergie qui le fait se lever et se mettre en marche. Quelques secondes plus tard pourtant il est essoufflé, mais il poursuit. Une bouffée sèche le paralyse. Il se reprend.

Sa femme est assise devant chez eux, elle attend qu'il revienne avec quelque chose à manger, n'importe quoi. Elle a du mal à garder la tête relevée. Avant que ce petit point à l'horizon ne prenne la forme de son mari, elle sait qu'il revient les mains vides. À présent, quand le père rentre des champs, les enfants ne lèvent même plus les yeux. Ils ne pleurent plus de faim non plus. La dernière, à trois ans, est un petit tas qui bouge à peine, aux grands yeux hagards. Celui du milieu est un squelette glissé dans une peau luisante, noire, trop grande pour lui. L'aîné avec son ventre gonflé est si apathique que même son ombre semble se ratatiner. Les os ont rongé ce qui leur restait de chair aux cuisses et aux fesses. Les rares fois où il leur arrive encore de pleurer, c'est sans larmes ; leur corps hésite à se défaire de ce qui pourrait encore être conservé ou consommé. Dans leur regard, il ne voit rien. Autrefois y passaient une lueur de faim et d'espoir, puis la fin de l'espoir et de la douleur, et peut-être parfois une interrogation, un reproche, une accusation muette, mais maintenant, tout ce qu'il y a, c'est rien, un rien hébété, un rien vers l'au-delà.

Son propriétaire lui a expliqué ce qui attend ses enfants s'il ne rembourse pas entièrement les intérêts sur le premier de ses emprunts. C'est lui, Nitai, qui les a amenés dans ce monde de misère, de misère incommensurable, de misère infinie. Comment échapper à ce que chacun d'entre nous porte inscrit au front à sa naissance ? Il sait ce qui lui reste à faire maintenant.

Il prend sa faucille à manche court, empoigne sa femme par son poignet décharné, la traîne jusque dans le champ. D'une main experte, il brandit la faucille et tranche la gorge de sa femme. Il voit la bave lui couler aux coins de la bouche, les yeux s'écarquiller de terreur. La tête n'est pas complètement sectionnée du corps, il n'a peut-être pas frappé assez fort, et elle reste attachée par quelques lambeaux de peau, de muscle et d'artères, tandis que sa femme s'effondre dans un

bruit sourd. Du sang a jailli sur son visage à lui, sur sa cage thoracique, laquelle ne va pas tarder à surgir de la peau sombre et moite qui la recouvre. Sa main droite est collante de sang.

En entendant ce bruit, le fils sort. Nitai est rapide, il a l'énergie et la détermination d'un animal replié sur lui-même, rien que lui-même. Avant que la scène ne devienne compréhensible pour le gamin, le père le plaque contre le mur d'argile et, de toute la force qui l'anime, lui appuie la lame courbe contre le cou et d'un seul coup le décapite. Cette fois le sang, un mince jet tiède, l'atteint en plein visage. Sa main est si gluante de sang que la faucille lui échappe. À l'intérieur de la minuscule mesure, assise à terre, sa fille tremble; elle essaie de se traîner vers un coin où elle pourrait disparaître. Peut-être a-t-elle senti l'odeur métallique du sang, peut-être a-t-elle été effrayée par le gémissement bestial du père, inimaginable chez un humain. Instinctivement, Nitai se frotte la main droite, celle du travail, sur son *lungi* relevé, empoigne à deux mains la petite à la gorge et serre, serre, serre jusqu'à ce que les yeux exorbités de sa fille semblent se détacher de ce qui les retient obstinément à l'orbite, que sa langue pende et que ses jambes cessent complètement de se débattre. Lui se traîne alors vers le coin où leur dernière pousse des vagissements faibles, presque inaudibles, et de ses deux mains tremblantes appuie sur sa bouche et sur son nez, appuie encore, jusqu'à ce qu'il n'entende plus rien.

Nitai Das sait ce qui lui reste à faire. Il soulève le jerrycan de Folidol inutilisé depuis trois ans, et boit autant qu'il peut, lèvres plaquées au bidon en plastique, jusqu'à ne plus pouvoir. Il a le ventre en feu, se tord et se tortille comme un ver de terre transpercé, se contorsionne dans tous les sens, secoué de convulsions; une écume rose lui dégouline de la bouche jusqu'à ce que lui aussi se trouve expédié du rien qu'a été sa vie au néant le plus total.





## CHAPITRE UN

1967

Le matin vers six heures, le zoo commence à se sortir d'un bref sommeil. Allongée sur le lit yeux grands ouverts, Purnima entend la vie qui s'agite; chaque animal, chaque membre de chaque animal qui s'animent lentement, un à un. Sous la moustiquaire, l'humidité de septembre va se figer en une touffeur qui ne saurait tarder. Le ventilateur réglé à 5, sa vitesse maximale, est déchaîné, inconscient de sa futilité. À peine parvient-il à faire circuler dans la pièce le frémissement des pages du calendrier « Ghosh Gold Palace » suspendu par un clou au mur couleur crème. Ce calendrier, c'est la manière qu'a Purnima de résister à cet accord tacite conclu bien avant son arrivée dans cette maison, que tout signe rappelant le Ghosh Gold Palace sera banni en ces lieux; elle s'est donc fait un point d'honneur d'en accrocher un là, au mur de sa chambre à elle.

À ses côtés, Priyo dort du sommeil du juste. Au matin, son ronflement s'échelonne sur trois tons: quand il inspire, un rugissement féroce; quand il expire, un sifflement saccadé, et pour finir, un gémissement qui s'étrangle. Elle entend un balai chasser à grands coups l'eau d'une gouttière ou d'une cour. Dans la salle de bain d'une maison voisine, quelqu'un se nettoie les dents en s'accompagnant comme il se doit d'un raclement retentissant, une quinte de toux qui déferle, puis un crachat monocorde. Une voiture descend Basanta Bose Road par soubresauts, au son, reconnaissable entre tous, d'une mécanique qui menace de lâcher: un taxi bien sûr! Un rickshaw passe, le conducteur presse sa corne inlassablement. Comme pour lui répondre, un autre s'y met. Bientôt c'est une flotte qui déferle, les hurlements incessants de ses avertisseurs déchirant le peu de sommeil qui vous reste.

Maintenant ce sont d'autres véhicules: le klaxon d'un scooter, la sonnette d'une bicyclette. Voilà comment jour après jour le monde s'éveille; le bruit, c'est sa façon de signaler qu'il est toujours vivant, toujours indomptable. Les moineaux échafaudent un mur de pépiements

obsessionnels. Les protestations lugubres des pigeons qui piétinent sur le rebord des fenêtres parfois se superposent en un chœur agressif; toujours cette même présence implacable. Le son de l'eau revient en boucle, comme un fil liquide reliant les sons; quelqu'un bat son linge sur la pierre ou sur le béton autour d'un robinet grand ouvert. Cliquetis de seaux en métal; croassement de corbeaux inlassables; querelles de chiens errants; une conque par trois fois retentit, dans la salle de prière d'une maison toute proche... Ici, au premier étage du n° 22/6 Basanta Bose Road, tous les sons convergent comme dans un amphithéâtre. Auraient-ils, elle, son mari et leur fille Baishakhi, occupé l'étage supérieur, là où sont installés ses beaux-parents et Adinath – leur aîné, leur préféré –, avec toute sa famille, cela aurait été bien moins bruyant qu'ici, c'est évident, et loin des raids de moustiques, qui jamais n'auraient osé se propulser jusqu'au troisième. Et, bien entendu, eux seraient plus éloignés, donc mieux protégés, de tout ce qui se passe à l'extérieur, les bombes, les meurtres, toutes ces horreurs dont elle entend parler et qui commencent à se multiplier dans la ville. Qui pourrait affirmer que leur rue ne sera pas, un de ces jours, le théâtre d'un drame?

De cet exemple mineur des privilèges dont bénéficie Dada<sup>1</sup> à la véritable cause de ses rancœurs, il n'y a qu'un pas. Dada, l'aîné de ses beaux-frères, a été élevé depuis le jardin d'enfants dans la perspective de prendre en main l'entreprise familiale, la Charu Paper & Sons (Pvt. Ltd); ensuite il lui a suffi de suivre docilement la voie tracée par son père, trajectoire aussi naturelle que le cycle des saisons. S'il faut en croire les histoires et les souvenirs de famille, son mari Priyo n'aurait d'ailleurs jamais montré le moindre intérêt pour les affaires, bien qu'ayant reçu la même éducation et le même endoctrinement que son aîné. Si cela a pu autrefois être la cause d'affrontements et de mécontentements, tout est aujourd'hui effacé, ou presque, tant il est incontestable, admis même, qu'Adinath héritera de la plus grosse partie de la fortune familiale, sous toutes ses formes: l'entreprise, l'argent, la maison. C'est comme l'air qu'on respire, on n'y pense pas et on n'en parle pas.

Malgré les commentaires insistants sur la façon dont la famille Ghosh s'est retrouvée au bord de la faillite, et sur le fait que depuis des

1. Pour la dénomination des personnages, le lecteur se reportera à la «[Note sur les noms et les relations familiales](#)» en fin de volume. (NdÉ.)

années les affaires ont périclité, avec pour conséquence la liquidation de la plupart de leurs usines, et même la vente d'une grande partie des bijoux de sa belle-mère, Purnima n'a jamais vraiment fait confiance aux ruses alambiquées de ces gens de North Calcutta. Certes, ils n'habitent plus ce quartier-là aujourd'hui, elle veut bien le concéder, mais sa belle-famille venait de là-bas, et certains comportements sont difficiles à effacer; sans compter, elle en est convaincue, que ça se transmet de génération en génération, et où qu'on habite. Tout le monde sait bien l'énorme différence qu'il y a toujours eu entre ce que ces gens racontent en public et ce qu'ils trafiquent en privé.

Sur le papier, on pourrait croire que Priyo a les mêmes droits que Dada, en tout cas pour la charge de boulot; n'empêche que Purnima est intimement persuadée que le salaire que touche Adinath est bien plus élevé que celui de son mari. Or si elle a une idée assez précise de ce que Priyo rapporte à la maison, elle a du mal à savoir ce que son beau-frère empoche, et ce n'est pas faute d'avoir fouiné. C'est d'autant plus rageant qu'elle est tout à fait au courant des sommes que Priyo doit verser pour les dépenses liées à la maison, et qui ne cessent d'augmenter. Non seulement il doit acquitter les factures d'électricité pour toute la famille, ce qui lui a toujours incombé depuis que Purnima vit sous ce toit, plus l'allocation versée à Purba sa jeune belle-sœur, mais voilà qu'on lui demande maintenant de mettre encore la main à la poche pour les dépenses domestiques! Ce qui reste de son salaire est déposé à la State Bank of India sur un compte détenu conjointement par Purnima et Priyo. Une partie de cet argent est encaissée et gardée par ses soins à elle, dans un tiroir fermé à clé de leur *almirah* métallique Godrej, et elle peut en disposer à sa guise.

Bien qu'entièrement responsable de ce volet financier, Purnima estime que ni l'argent destiné à son propre usage ni les sommes déposées sur leur compte joint ne lui suffisent. Elle s'est toujours refusée à comprendre que si l'un augmentait, l'autre diminuait en proportion. Elle souhaite qu'ils progressent ensemble, et que ce soit mathématiquement impossible l'exaspère au point qu'elle en est souvent réduite à houspiller son mari. Toutefois elle ne se plaint pas directement que son salaire soit maigre – il ne l'est pas – mais insiste sur l'injustice des ponctions dont ils sont victimes. Pourquoi faut-il que ce soit autant? Adinath ayant pratiquement la mainmise sur l'entreprise familiale, il devrait endosser la plupart des dépenses. De plus, en tant qu'aîné, il a le devoir de prendre en charge les plus jeunes.

Est-ce que Priyo a la *certitude* que la contribution de Dada est substantiellement plus élevée, ou est-ce qu'il se contente de croire ce qu'on lui raconte ? Jusqu'où va sa naïveté ? Et Bholanath, son jeune beau-frère ? Lui règne en unique patron de la Charu Books, société indépendante du reste. Il semble consacrer la totalité de ses revenus à la scolarité de sa fille, dans une de ces écoles anglaises select hors de prix. Et c'est quoi, sa contribution à lui ? Et combien, exactement ? D'ailleurs, à propos de charges, Dada ne devrait-il pas être le seul à prendre ses responsabilités pour cette pauvre veuve de Purba, hein ? À supposer que tous les frères contribuent à parts égales, pourquoi lui bénéficierait-il d'un régime préférentiel ? Faut dire que dans cette famille, il est toujours impensable qu'un repas débute tant que Dada ne s'est pas servi magistralement une grosse cuillerée, après avoir brisé la virginité du monceau de riz, encore un de ces chichis de ce North Calcutta.

Toutes ces questions, plus d'autres, se sont amoncelées au cours de leurs dix-sept années de mariage et s'expriment maintenant par épisodes de harcèlement de plus en plus longs. Si par le passé Priyo a fait l'effort de répondre à certaines de manière calme et précise, il y a renoncé depuis, compte tenu de leur multiplication ; aujourd'hui, elles lui entrent par une oreille et ressortent par l'autre. Ce n'est pourtant pas là l'essentiel des frustrations de Purnima ; ce qui l'inquiète le plus, c'est plutôt ce que l'avenir leur réserve.

Il est clair qu'à la mort de Baba et Ma ses beaux-parents, Dada sera sacré chef de famille. Mais à qui cette bâtisse de quatre étages avec jardin à l'arrière, plutôt rare en plein cœur de Bhabanipur, reviendra-t-elle alors ? Ira-t-elle en totalité à Dada ? Sera-t-elle divisée entre les frères ? Et dans ce cas, comment ? À parts égales, ou selon les différents traitements dont ils auront bénéficié ?

Des années entières à essayer d'extirper à Priyo des informations n'avaient rien donné. Soit il restait évasif, soit il était fuyant et répondait : « Attendons de voir » ; ce à quoi elle avait toujours rétorqué qu'alors ce serait trop tard, qu'*après* la division ils ne pourraient plus faire grand-chose. D'autres fois, il avait carrément pris le parti de sa famille. « Dans cette maison, nous avons toujours vécu heureux, et toujours tout partagé ; donc la question de la diviser au bénéfice de l'un et au détriment d'un autre ne se posera pas. Nous continuerons à vivre de la même manière. Tout appartient à nous tous », disait-il.

Purnima le prenait mal. Un orage menaçant planait alors au-dessus du couple, jusqu'à ce que, inévitablement, il éclate en cris et

hurlements: «Je veux bien voir qui s'occupera de toi et de ta fille quand il ne te restera plus rien!» pestait-elle. «Ils vont tout te prendre, jusqu'à la dernière brique de la maison, tu peux me croire!»

Le «Ils», très flou, n'était jamais précisé.

Depuis une usine lointaine, la sirène de sept heures ajoute son hurlement à la symphonie environnante. Précis comme une horloge, l'aveugle et sa fille apparaissent sur leur bout de trottoir, et au rythme de leurs petites cymbales se mettent à battre la semelle et à psalmodier leurs dévotions en duo:

*Que comme l'hibiscus mon âme fleurisse  
Aux pieds de ma déesse mère.*

À contrecœur Purnima se sort du lit et se prépare à vivre une journée de plus dans sa prison.

Plus tard ce même après-midi, installé dans sa chaise planteur sur un coussin défraîchi d'où s'échappent des morceaux de coton grisâtres, dans ce salon du rez-de-chaussée rarement utilisé, Adinath essaie de réfléchir à la situation catastrophique qu'est censée lui expliquer la mince liasse de papiers négligemment posée sur la vitre de la table basse cannée. Dans l'après-midi, Samik Sarkar, directeur du secteur Orient de la State Bank of India, est passé lui apporter ces documents et lui donner quelques conseils sur cette affaire; Adinath l'a prié de les lui laisser. Il tâte le paquet de Wills Filter – question qualité, quelques crans au-dessous des Rothman ou des Pall Mall, ses marques des jours meilleurs – mais décide de ne pas en allumer une de plus. La pièce est déjà bleue de fumée. Samik-babu a pris soin d'allumer les néons avant de partir, et dans cet éclairage blafard, déprimant, Adinath voit le film iridescent plaqué sur le thé au lait des tasses abandonnées là, sur la table basse.

Une fatigue extrême, apparemment injustifiée, soudain l'envahit; il baisse la tête, retire ses lunettes, se passe les doigts dans sa tignasse poivre et sel, une fois, deux fois, trois fois. Il est content d'avoir devant lui ce dossier qui détient des informations empoisonnées, pernicieuses. Les chiffres ne mentent jamais. Bien sûr, on peut toujours leur faire raconter autre chose d'une autre façon, mais fondamentalement et

contrairement aux mots, jamais ils ne sont à double sens. Dès l'instant où il posera le regard sur ces comptes, les minuscules lambeaux de paix qui lui restent et auxquels il tente de se raccrocher, disparaîtront à jamais dans l'abîme. Soudain sa fatigue extrême se mue en peur, un goût aigre-doux gaine sa langue pâteuse. Samik-babu est allé jusqu'à prononcer le mot « saisie », puis a cherché à masquer son embarras en suggérant que les deux usines pourraient être rapidement cédées à des Marwari, et bien sûr au prix qu'ils offriraient. Les créanciers ne patienteront pas un jour de plus : voilà la vérité qui l'attend dans ce fatras de papiers et de chiffres, à la fois résistants et avides de livrer à demi-mots la triste histoire de leur famille.

Dans une des usines, une modernisation technique bâclée et des emprunts à haut risque ont engendré des conséquences désastreuses, exactement comme dans ces histoires de sorcières – voix nasillarde et longs bras, capables de traverser des champs, des maisons et même des étangs et de vous empoigner à la gorge – qu'on leur racontait quand ils étaient enfants. Aujourd'hui dans les usines, c'est le règne des conflits sociaux et des syndicats organisés. Donc étant donné la fragilité de ce gouvernement de coalition et la façon dont la gauche tend à s'imposer, quel sort leur sera réservé si le CPI(M), parti communiste d'obédience maoïste, accède au pouvoir ? Comme chacun sait, cela peut arriver du jour au lendemain. La Charu & Sons se verra alors contrainte de céder à l'ensemble des exigences syndicales ; et les contacts que la famille entretient avec le Parti du Congrès – en chute libre ces temps-ci – ne seront pas d'un grand secours : rien que d'y penser, Adinath en a la chair de poule. Mais pour combien de temps encore pourront-ils s'accrocher à une usine qui a baissé le rideau depuis deux ans maintenant ? L'affaire Dulal l'an dernier, avec cette *gherao*, prise d'otage impensable, et tous ces ouvriers et ce *lumpen* rameuté en nombre d'on ne sait où, à scander à tue-tête :

Patrons, écoutez,  
Nos revendications !  
Brisons, écrasons,  
Les mains fermées  
De nos patrons !

De nouveau, la chair de poule le parcourt, de la tête aux pieds.

Il entend là-haut Purnima, la femme de son frère Priyo, crier à sa fille: «Buliii, rentre! Ne reste pas sur la véranda à cette heure, les gens peuvent te voir!»

Il sait ce dont il a besoin, le coup de dés attendra. Il a besoin de solitude, de quelqu'un, de quelque chose qui le protégera, qui lui soufflera une vérité provisoire: le monde peut être différent, plus doux aussi; on n'est pas toujours promis à un atterrissage forcé sur un lit de clous, mais parfois pourquoi pas à une arrivée douillette sur un lit de plumes. Il a besoin de poser un regard moins sensible sur le monde. À grand-peine il quitte sa chaise planteur, sent au genou un craquement éloquent (de l'arthrite, comme son père? Serait-ce héréditaire?), prend sur la table basse un cheval de Bankura en terre cuite, lui dévisse l'oreille et le secoue. Tinte une petite clé qui finit par se montrer. Il la serre d'une main légèrement tremblante, puis traverse la pièce en direction de la bibliothèque vitrée. Il introduit la clé, tend la main vers l'étagère la plus haute, celle qui abrite la collection de livres de Rabindranath Tagore blottis les uns contre les autres – armée brune, uniforme – et d'une main experte extrait les volumes 5 à 7. Le vide créé par les trois soldats quittant le rang fait apparaître sa bouteille de Johnnie Walker.

Il entend la porte d'entrée s'ouvrir, puis Suranjan, son fils cadet, entrer. Tout ce raffut désordonné, déplaisant, ça ne peut être personne d'autre. Maintenant le gamin va monter lourdement l'escalier, s'enfermer dans sa chambre, et... Mais non, avant que le père finisse sa pensée, des bruits de pas lui apprennent que la destination de son fils n'est autre que ce salon du rez-de-chaussée. D'un geste nerveux, Adinath renonce alors au plaisir éphémère qu'il avait cru à portée de main.

Au deuxième, Chhaya est installée sur son petit tabouret devant sa coiffeuse, face à son triste miroir sans cœur. Elle ouvre le tiroir de droite et en sort une pince à épiler, le cœur battant au rythme de sa honte: que vont penser les gens quand ils s'apercevront qu'elle s'épile les sourcils?

Elle manque de chavirer du tabouret au moment où elle entend Purnima sommer sa fille: «Buliii, rentre! Ne reste pas sur la véranda à cette heure, les gens peuvent te voir!» cri sourd dilué, depuis l'étage du dessus. «Ce qu'elle peut être grossière et vulgaire, cette fille de

basse caste... » se dit-elle. « Toujours à braire, jamais un brin de classe, typique de ce South Calcutta d'où elle nous est venue. Sans compter cette voix de casserole ! On peut sortir la fille de Behala mais sûrement pas Behala... » Elle laisse flotter ses pensées autour des ruisseaux qui ne cessent de se creuser en elle, de ces sentiments qui coulent en elle depuis plus de dix-sept ans maintenant. Elle se lève précipitamment, ferme la porte de sa chambre, allume la lumière et se rassied. Tiré comme une langue pendante, le tiroir lui fait honte et se moque d'elle. La quantité de cosmétiques sur la table – la poudre de riz, les crèmes, les neiges, blanchisseurs de peau, les lotions, les crayons pour les yeux, les parfums, les rouges à lèvres, et même un étonnant minuscule pot de rouge à joues – rien de tout ça mis ensemble n'a jamais porté ce poids de... de... de... d'*immoralité* que la pince décharge entre les doigts.

Après des années à s'épiler et se redessiner les sourcils, elle sent toujours monter en elle cette même bouffée de honte. Curieusement, aucun geste de sa minutieuse toilette du soir – avant qu'elle ne s'installe, une heure ou deux, sur la véranda du deuxième pour attendre la tombée de la nuit, rituel qu'elle observe depuis dix-sept ans maintenant, avec seulement une brève interruption au début – ne lui donne autant de remords. S'appliquer sur le visage de la neige ou de la crème, puis de la poudre de riz, se maquiller les lèvres et les yeux ensuite, se poser un grain de beauté sur le menton, se parer de bijoux et d'un sari cher et élégant, se vaporiser de parfum – rien de tout cela ne lui fait le même effet. Si seulement son visage était une toile vierge sur laquelle elle pourrait, jour après jour, se redessiner les traits... Mais elle ne dispose que d'une sorte de peinture indélébile avec laquelle elle essaie de recouvrir, rectifier, effacer afin de corriger et se dessiner une image plus plaisante ; chaque après-midi elle échoue, et il ne lui reste plus qu'à contempler la ténacité d'un original inchangé et inchangeable.

Elle s'ébouriffe les sourcils, laissant les poils indisciplinés dépasser. Comme les mauvaises herbes, ils seront arrachés. Elle contient le tremblement de ses mains, se penche vers son miroir, rapproche la pince de son visage. Ses mains refusent de se calmer et de lui obéir ; alors elle attend que remonte à la surface les sentiments venimeux que lui inspire la vulgarité de cette belle-sœur. Mieux vaut penser à autre chose en arrachant les poils réfractaires, car comme chacun sait, la haine est une amie sur laquelle on peut compter.

Sa main se rapproche du sourcil droit, *voilà dix-sept ans qu'elle-même et sa famille ont dû supporter cette femme-là, ce serpent*, et d'un,



premier poil arraché, avec ce petit pincement; et de deux, non sans douleur, tout dépend de la façon dont il est enraciné; et de trois, aïe, *personne ne se doute du mal dont elle est capable, celle-là, corbeau qui se prétend coucou, mais elle, Chhaya, elle l'a toujours su, et depuis le début*; et de quatre; et de cinq, facile celui-là; maintenant le sourcil gauche, *de toute façon, que peut-on attendre des gens de cette caste-là, une Saba, tout charme à l'extérieur: «Didi ceci, Didi cela», en surface, juste le temps de vous planter un couteau dans le dos*; encore un, oh! mon Dieu, va-t-elle éternuer? Elle pose la pince, arbore un masque comique, attend bouche ouverte, mâchoire tombante, sourcils froncés, visage levé dans l'expectative; enfin les éternuements arrivent en cascade et secouent d'une déferlante cathartique son petit corps grassouillet.

Suranjan pénètre dans le salon rarement utilisé du rez-de-chaussée avec, dans ses mains moites, un 33 tours presque plaqué contre sa maigre poitrine, comme s'il détenait l'élixir de l'immortalité. Depuis la porte d'entrée de Basanta Bose Road, il a entendu Boro-kaki crier à Buli de ne pas rester sur la véranda. Avec un peu de chance, en ce début de soirée et avant que la nuit ne tombe, il n'y aura personne au salon, il pourra écouter sa musique tranquillement et se concentrer sur *Revolver*, l'album qu'il a emprunté à son copain Bappa-da après l'avoir prié, supplié, des semaines durant, allant même jusqu'à lui proposer dédommagement financier en cas de rayure ou de perte accidentelle. Il va le protéger comme sa propre vie. Non que ce soit un problème, car depuis qu'il a entendu les accords mélancoliques d'«Eleanor Rigby» et les harmonies jubilatoires de «Taxman», c'est comme s'il assistait à sa propre renaissance en un être nouveau. L'album entre ses mains n'est pas seulement un LP, c'est la vie qui bat en lui. C'est le filtre par lequel passent toutes les souillures de l'humanité avant d'en ressortir sous forme de vérité antédiluvienne.

Fasciné par ses rhapsodies pourpres, Suranjan ne sent pas immédiatement l'odeur d'alcool qui plane dans la pièce. Peut-être aussi réagit-il lentement parce qu'il est abasourdi de trouver son père ici. On dirait qu'Adinath, regard fixé sur la porte, avait attendu que son fils, ou n'importe qui, fasse son entrée. Figés sur place par cette rencontre imprévue et pour le moins gênante, père et fils se réfugient dans l'embarras – ils regardent par terre, marmonnent quelques mots, cherchent des excuses – jusqu'à ce que le bouquet d'alcool ramène Suranjan à la réalité. Il n'en est que plus mal à l'aise et se sent soudain

envahi de peur et de honte, comme si c'était lui qui avait été pris la main dans le sac.

Deux pensées bataillent en lui ; la première, c'est que si lui sent ces relents d'alcool ici, cela pourrait-il signifier que son père aussi peut les détecter quand lui rentre d'une virée avec ses copains de fac ? La seconde, plus inquiétante, c'est de savoir si son père se trouve sur une pente glissante. C'est une chose que de se livrer au plaisir interdit de l'alcool à dix-huit ans, et une autre que de s'apercevoir que son père aussi picole. Ce qui est pour lui plaisir et transgression, délices coupables même, ne serait pas la même chose pour son père ? Chez le plus âgé des deux, c'est sûrement un signe de débauche. Il regarde son père avec un dégoût mal dissimulé, le LP à la main, toute promesse de béatitude à laquelle il avait cherché à échapper, égarée dans les sables mouvants de la famille.

Arunima, assise par terre, range nerveusement ses livres selon leur taille, aiguise ses crayons en pointes capables de trucider une minuscule créature, mais ne peut chasser de son esprit l'image de cette boîte de crayons que Malvika Tiwari a apportée en classe aujourd'hui. Du coup, ses Flora et Apsara, taillés et bien rangés de 2H à 2B, atterrissent tous dans sa vieille boîte Camlin, terne et cabossée. Sur la boîte scintillante de Malvika, rapportée de Singapour par son père, scintille une fille aux cheveux d'or et aux grands yeux, dans un champ de petits bourgeons jaunes ; quand on agite la boîte, la fille papillonne des yeux et les bourgeons s'épanouissent en un magnifique tapis de fleurs. Depuis qu'elle l'a vue, tout s'est envolé de sa tête comme par une fenêtre ouverte, et ne lui reste qu'une chose : le désir. Alors que les autres lançaient des « Ooh ! » et des « Aah ! » et que certaines n'essayaient même pas de cacher leur envie, Arunima s'est enfermée dans un silence lourd, tellement triste qu'une telle chose existe mais ne lui appartienne pas, à elle.

La seule façon de l'avoir, c'est de demander à son père de lui acheter la même. Mais elle doit le faire en cachette de sa mère. Si sa mère découvre qu'Arumina a envie d'une boîte géniale comme ça, elle va faire l'impossible pour que sa fille ne l'ait pas. Elle va dire à son mari que son rôle de père se limite à la gâter : *Avant que ses paroles aient franchi ses lèvres, tu cours lui acheter tout ce qu'elle veut. Tu lui manges dans la main. Tu ne vois pas ce qu'elle va devenir en grandissant, tous les ennuis qu'elle va nous faire ?* Elle a l'impression d'entendre la hargne de

sa mère. Après elle va balancer le détail qui tue, parti de rien, genre : *Et par les temps que nous vivons, en plus ! Tu crois que l'argent, ça pousse sur les arbres ?* Ensuite, son père tout penaud va revenir sur sa promesse : *Sans la permission de Ma, je ne peux pas.* En fin de compte, c'est toujours comme ça : sa mère se dressant en mur infranchissable entre elle et ce qui lui fait envie.

À neuf ans, elle pense que sa mère l'a mise au monde pour avoir quelqu'un à punir, à gronder et à contrarier, et pour pouvoir se dresser entre elle et son père. Pour l'instant, appliquée à organiser ses crayons par ordre décroissant de gauche à droite, dans cette boîte horriblement moche, complètement exaspérée à l'idée qu'ils ne vont pas manquer de changer de place dès le matin pendant le trajet vers l'école, détruisant ce bel arrangement qu'elle a créé pour eux, elle cherche au plus profond d'elle-même, retrouve l'essence de sa colère qui ne cesse d'osciller entre son exaspération face à l'indiscipline de ces crayons et la fureur contre sa mère, et aussitôt se sent envahie d'une joie amère face à ce trésor qu'elle détient. Elle brise une à une la mine de graphite des crayons et, hors d'elle, entreprend de les retailler comme il convient.

Frou-frou de sari, cliquetis de clés attachées à son *aanchol* et tintement de bracelets annoncent l'arrivée de Jayanti.

– Tu as fait tes devoirs ? demande-t-elle. Arunima, je ne vois ici que des crayons, pas de livre et pas de cahier ! Tu crois que je ne vois rien ?

Arunima ne se donne pas la peine de lever les yeux.

Jayanti monte la voix :

– Je te parle, Arunima. Regarde-moi. Pourquoi est-ce que tu n'as pas de livre ouvert devant toi ? Tu n'as pas de devoirs ? Ou est-ce que je dois comprendre que tu as déjà tout fini, à six heures et demie ? Et où est ton livre de bengali ? Tu as eu quatre sur vingt en dictée de bengali, la semaine dernière. C'est honteux, complètement. On dirait que tu n'arrives même pas à faire la différence entre le *i* court et le *i* long. Et maintenant tu perds ton temps à tailler ces crayons.

Arunima sait déjà tout ça, elle sait aussi qu'elle possède un atout et qu'elle va l'abattre là, sous le nez de sa mère :

– Demain, Ma, il n'y a pas bengali ! Seulement littérature anglaise et dessin. Je suis en train de tailler mes crayons pour le cours de dessin. Tu sais que sœur Joséphine devient furax, si on a des crayons mal taillés. (Pause.) Si tu veux, je peux me mettre à ma littérature anglaise d'abord.

Arunima sait, avec la certitude et la cruauté des enfants, que sa mère hésite de plus en plus à l'interroger sur ses devoirs, sauf pour le bengali, car tout le reste se passe en anglais, donc est hors de sa portée; voilà l'inconvénient quand on envoie sa fille à Carmel Convent, collège où tous les cours sont dispensés en anglais! Une fois sa déclaration faite, Arunima lève les yeux pour s'assurer qu'elle a bien déstabilisé sa mère, puis les baisse et fait semblant de s'intéresser à ranger ses crayons exactement comme il plaira à sœur Joséphine. Son trésor intérieur scintille, il brûle de tous ses feux.

Jayanti, toutes voiles aplaties, cherche une réplique pour sauver la face, mais tout ce qu'elle trouve c'est:

– Très bien. Quand tu auras terminé ton dessin et ton anglais, tu réviseras « Shiladitya » de *Raj Kabini* et je reviendrai te faire réciter.

Sentant le ridicule de ses propos, elle ajoute:

– Et pas question de quitter ta chambre avant d'avoir fini! Tu as intérêt à te concentrer!

Vexée, elle tourne les talons.

Assise sur une natte râpée de la chambre miteuse qu'elle partage avec sa mère et son frère, Kalyani regarde le livre ouvert devant elle et, comme toujours, éprouve un mélange de doute, d'indifférence et d'ennui. Encore cette histoire pénible et incompréhensible à propos de Hashi et Tata, deux enfants irréprochables, et de leur étrange relation avec Gobindamanikya, roi au nom savoureux. Pour ce qu'elle y comprend, ces lignes devant elle, c'est ce qu'aurait pu laisser un essaim d'insectes après avoir trempé les pattes dans de l'encre et s'être déchaîné sur ces pages aux rails parallèles. Faut dire que ces lettres et ces mots à la queue leu leu, ça ne veut pas dire grand-chose pour elle. Même un simple mot, elle a du mal à déchiffrer. Si elle échoue encore cette année, elle sera exclue. Depuis deux ans, elle stagne en CE2 à l'école publique de Katjunagar Swarnamayee Vidyapith. Sans l'aide de Sona, son frère aîné, elle aurait déjà été virée l'an dernier, n'ayant eu la moyenne dans aucune discipline. Mais cette année, Dada se présente à un examen qui, s'il le réussit, lui permettra de passer de l'école publique, qu'il fréquente aussi, au prestigieux Calcutta Boys, et il a été décidé que la scolarité serait payée par l'oncle, leur *mejo-jyethu*. Donc après l'école, il va suivre des cours particuliers chez Sougata, son camarade de classe.

C'est aussi bien, car s'il s'attarde assez longtemps là-bas, ils vont lui proposer un bon repas, avec au moins deux sortes de légumes, et

du poisson, du mouton ou même du poulet avec un peu de chance, et pas cet immuable *dal-riz*-purée de pommes de terre aqueux auquel ils ont droit tous les soirs, à moins que, des étages, on leur envoie quelque chose. Par accord tacite, l'heure du dîner n'a cessée d'être retardée, même Kalyani s'en souvient malgré sa jeunesse, si bien qu'ils se mettent à table après vingt-deux heures maintenant; peut-être dans l'espoir de recevoir le salut sous la forme d'un sauté de chou-fleur-pommes de terre, ou d'œufs au curry, nourriture rassise dont ceux de là-haut ne veulent plus et font porter en bas. Souvent, ça n'arrive même pas.

Elle entend crier: «Buliii, rentre! Ne reste pas sur la véranda à cette heure, les gens peuvent te voir.» C'est sa tante qui beugle, et le peu de culpabilité et de peur qui lui reste, et qui devrait l'inciter à faire ces devoirs impossibles s'évanouit, et la voilà qui se met à rêver à tous les cosmétiques de toutes les couleurs que possède Buli-di et qui lui font envie à en mourir. Pour elle, rouge à lèvres et vernis à ongles sont des mots magiques: ils savent faire disparaître le reste du monde. Si elle est bien renseignée, Buli-di possède un bâton de rouge à lèvres – nuance rouge grenade – et deux flacons de vernis à ongles: rose fuchsia et rouge écarlate. Buli-di n'a pas le droit de porter de rouge à lèvres: Kalyani l'a vue d'un geste l'effacer de ses lèvres, un soir de l'an dernier pendant la *puja* de Durga, juste au coin de Basanta Bose Road; elle-même était avec ses copines en train de faire le tour des *pandals* dans South Calcutta; mais le vernis à ongles, ce n'est pas interdit, même si sa mère n'est pas vraiment d'accord. Kalyani ne sait même pas si ce rouge à lèvres appartenait à Buli-di ou si elle avait emprunté celui d'une copine. Dans le premier cas, elle ferait bien de le dissimuler au regard indiscret de sa mère. Si seulement Kalyani pouvait savoir où se trouve sa cachette! Mais elle n'a même pas le droit d'aller aux étages sans qu'on la regarde comme un chien galeux qui se serait fourvoyé à l'intérieur, donc aller fouiner dans la chambre de Buli-di au premier, c'est un rêve fou, rien de plus. D'ailleurs, si sa mère découvrait que Kalyani est montée sans sa permission, elle ne manquerait pas de la «battre comme plâtre», ainsi qu'elle ne cesse de le lui rappeler.

Tous les trois, ils doivent se tenir à l'abri des regards, dans une pièce au rez-de-chaussée de la bâtisse de quatre étages, comme s'ils étaient des serviteurs et non ce qu'ils sont en réalité: une partie de la famille, elle et Sona, des cousins germains de Bor'-da et Chhor'-da, de Buli-di et d'Arunima. Chaque oncle et sa famille s'est vu attribuer

un étage entier, tandis qu'avec sa mère et son frère, ils ont été relégués dans ce qui n'est qu'un débarras à peine aménagé, avec un lit au sol et un vieux miroir craquelé – rebut des étages –, une armoire métallique rouillée dont les portes refusent de se fermer, un matelas et une moustiquaire entassés dans un coin et déroulés chaque soir pour elle et sa mère, tandis que Sona, en tant que fils aîné, a droit à la pailleasse.

Non que Kalyani ait jamais pensé que cet arrangement était injuste, que ce soit en lui attribuant ce terme-là ou en cherchant à en comprendre les causes et les raisons. La situation est ainsi, elle n'en a jamais connu une autre, et inconsciemment l'a acceptée, inspirée par sa mère et par l'air qui circule dans ce soubassement, soufflant qu'il ne faut ni poser de questions, ni même y penser, de sorte que ce qu'il y a d'incongru dans les conditions de vie des trois oncles là-haut comparées à celles de sa mère ne l'impressionne pas plus qu'un fait inéluctable, une donnée indiscutable comme l'arbre pousse du sol vers le ciel, ou la pluie tombe du ciel vers la terre.

Ou que le lézard fauve, de plus en plus furtif, se rapproche du cafard planqué sous le néon du mur face à elle. Ce spectacle la paralyse; combinée à la répulsion, cette peur lui donne l'horrible sensation qu'une forêt de poils se hérisse sur sa colonne vertébrale et son dos, prête à se faire remarquer. Elle en a des haut-le-cœur et pourtant elle est incapable de détacher les yeux de la scène atavique qui se déroule là, à deux mètres d'elle: le cafard semble ne pas voir le prédateur progresser lentement vers lui – à moins qu'il ne soit hypnotisé par la perspective d'une mort imminente. Soudain, avec une rapidité telle que Kalyani pense l'avoir imaginé, le lézard catapulte sa langue gommeuse et d'une bouchée, engloutit le cafard.

La petite est parcourue de frissons: les pattes arrière et l'extrémité des ailes dépassent toujours de la gueule du reptile, avant de disparaître au rythme de mouvements péristaltiques du lézard; quelque chose qu'elle conçoit comme de lentes ondulations et convulsions absorbe la proie vers l'intérieur. Un haut-le-cœur lui soulève la poitrine, en réponse au spectacle dont elle est témoin. Nouveau haut-le-cœur. Le lézard est immobile, gonflé au centre, et sa peau est si mince, translucide presque, qu'elle a l'impression de voir le cafard se débattre – à moins qu'il ne soit déjà mort? – à l'intérieur. Puis dans un spectacle inimaginable, le reptile recrache des bouts d'ailes brunes. Tandis qu'ils tourbillonnent vers le sol, Kalyani, quelques minutes plus tôt paralysée comme dans quelque horrible mythe antique, se met à vomir sur son

manuel de bengali. Au même moment sa mère, incapable de réprimer plus longtemps ses sanglots, surgit dans la chambre.

Trois étages plus haut, dans la chambre de ses beaux-parents, Purba, la mère de Kalyani, retape le lit sous le regard scrutateur de Charubala sa belle-mère, plantée là comme un faucon qui observe un lapin apeuré. Soir après soir depuis plus de onze ans, Purba se livre à cet exercice mais elle sait que les dérapages sont infinis. Un pli mal lissé, des draps pas assez tendus avant d'être glissés sous le matelas, le traversin ou les oreillers insuffisamment retapés... elle s'étonne que ces pièges puissent encore la déstabiliser. Aujourd'hui, depuis l'instant où elle est entrée dans la chambre, le silence implacable lui dit qu'elle risque quelque chose de pire que le sempiternel harcèlement. Dieu seul sait d'où cela va tomber. Elle entend sa *mejo-jaa* crier : « Buliii, rentre ! Ne reste pas sur la véranda à cette heure, les gens peuvent te voir. » La voix est affaiblie d'avoir traversé les étages et comme par ricochet, l'attaque est lâchée. Pour commencer, la belle-mère se déchaîne sur la tâche à laquelle elle s'applique :

– T'es aveugle ou quoi ? aboie-t-elle. C'est la cataracte qui t'empêche de voir ? C'est quoi, ce mouton de poussière, là dans le coin ? Ce serait mon rôle à moi, de te le faire remarquer ? Qui fait le ménage, ici ? Toi ou moi, *byan* ?

Consciencieusement, Purba prend le balai, le passe sur le mouton imaginaire et se remet à faire le lit. Mais avant même qu'elle ne touche les draps, Charubala hurle :

– Et maintenant tu touches mes draps après avoir touché le balai ? Tu n'es qu'une souillon ! Va immédiatement te laver les mains ! Et savonne-les comme il faut !

Sans un mot, toujours tête baissée, Purba entre dans la salle de bain et ouvre le robinet du lavabo ; elle se contente de le regarder couler sans se laver les mains pendant ce qu'elle considère une durée convenable, referme le robinet, compte jusqu'à cinq et revient dans la chambre de Ma finir le lit. Elle sait que l'explosion n'est qu'un prélude, que Charubala s'est échauffé la voix pour la performance finale. Purba borde le matelas, attend nerveusement l'inévitable sans savoir la forme que ça prendra.

– Est-ce que tu as rentré le linge sec, au moins ? La nuit est presque tombée, je me demande pourquoi tu attends toujours la dernière minute. Avec la rosée, il va être complètement humide.

Décidément, de nos jours, on ne peut plus faire confiance à qui que ce soit. Mais qu'est-ce que tu as dans le crâne ?

Ne sachant pas où tout ça va mener, Purba évite de répondre.

– Alors ? T'as avalé ta langue ou quoi ?

– J'allais rentrer le linge après avoir fini votre lit.

Purba, toujours tête baissée, marmonne à peine. Il suffirait qu'elle ose lever le regard vers sa belle-mère, pour être aussitôt accusée de manque de respect ou de déférence.

– Pour que sur la terrasse ça coïncide avec la pause cigarette du voisin Shobhon Datta, hein ? Tu crois qu'on est aveugle ?

Aussitôt, Purba rougit. Que ce dont on l'accuse soit exact ou pas n'a guère d'importance : le seul fait que cela soit énoncé signifie que certaines hypothèses traînent à propos de sa personne et qu'elles ont été publiquement répétées. C'est dans la nature de la boue d'éclabousser et de souiller.

Pour Charubala, l'embarras de sa jeune belle-fille ne peut être que la preuve de sa culpabilité. Rien ne peut plus l'arrêter :

– Pff ! Tu n'as pas honte ? Tu oublies que tu es veuve et mère de deux enfants ? Tu veux quoi : couvrir notre famille de honte et d'opprobre ? Tu trouves que t'en as pas assez fait comme ça ?

– Mais Ma, ce n'est pas vrai !

– Quoi, tu m'accuses de mentir ? Mon Dieu ! Vivre jusqu'à mon âge pour entendre ça ! Être accusée par une fille d'une autre famille. C'est ça qui est écrit sur mon front ?

Purba s'empresse de nier, mais c'est inutile et elle le sait. Si elle ne choisit pas soigneusement ses mots, elle va s'enfoncer ; si elle ne dit rien et demeure incrédule à ce qu'on raconte sur elle, elle sera tout de même condamnée.

Quant à Charubala, plus rien ne peut la faire taire :

– C'est honteux ! Il va falloir que je te surveille de plus près encore ! Dieu sait ce qui va se passer si les gens découvrent (et Purba sait qu'elle va tout faire pour que tout le monde soit au courant) que le nom des Ghosh est traîné dans la boue. Tu n'en as pas assez fait, tu ne nous as pas assez fait souffrir ? Dès le début, j'ai su que tu serais source d'ennuis. J'ai dit à ton beau-père, quand le mariage était en pourparlers : « Écoute-moi : elle vient d'une caste inférieure, son père est un petit employé des postes, ce n'est pas bien qu'une fille comme ça entre dans notre famille. » Mais il ne m'a pas écoutée. Et on récolte ce qu'on a semé.



Bien sûr Charubala a toujours su que les Ghosh ne se situent pas si haut que ça sur l'échelle des castes, et elle était ravie d'accueillir chez elle une jeune femme qu'elle pouvait regarder de haut. La gratitude, c'est le venin à l'égard des inférieurs.

Des années d'injures ont fini par émousser, sans effacer, la douleur et l'humiliation que ressent Purba chaque fois qu'elle y est confrontée. Là elle voudrait que le sol s'ouvre sous ses pieds et l'engloutisse. Elle ferme les yeux, espère qu'au moment où elle les rouvrira, elle verra que tout ça n'est qu'un mauvais rêve ; mais cette fois, l'astuce ne fonctionne pas.

– Que je te vois encore traîner le soir sur la terrasse, et je prendrai les mesures qui s'imposent ! Et quand tu seras au pain et à l'eau, on verra si tu as encore l'appétit pour les amours secrètes !

S'il lui restait une once de dignité, Purba quitterait la pièce, mais elle en est loin, très loin. Même sa colère d'être traitée ainsi s'est complètement éteinte. Ce qui lui reste, c'est un poids obscur, un poids mort. Son regard s'attarde sur les taies d'oreiller et les draps bleu pastel, puis sur le couvre-lit bleu rayé à franges. Si elle lève les yeux, elle verra la moustiquaire enroulée, oiseau froissé planant sur les colonnes du lit, mais elle est incapable de lever la tête ni les yeux. Il n'y a point de salut à attendre des objets, dans ce monde.

S'appuyant sur sa canne à pommeau d'argent, Prafullanath clopine jusqu'à la pièce adjacente à sa chambre, vers son rituel quotidien : sa collation du soir, la même depuis vingt ans. C'est la deuxième et dernière fois de la journée qu'il quitte son lit pour une heure et va, malgré des douleurs persistantes et insupportables, laisser son regard errer sur le calendrier de la Charu Paper & Sons (Pvt. Ltd) sur le mur qui lui fait face. Une tasse de thé au lait tiède non sucré entre ses doigts raidis vacille et se répand à moitié dans la soucoupe, parfois sur son pyjama.

Prafullanath attend que Madan lui apporte le plateau, les biscuits Marie et – sans le moindre plaisir pour ce qui le concerne – l'inévitable bavardage qui va avec. Depuis les histoires de l'an dernier concernant Dulal, le fils de Madan, le vieil homme a du mal à se retrouver soir après soir seul avec lui ; et ce tête-à-tête pendant lequel Madan, faisant semblant de ne pas s'en apercevoir, prolonge inlassablement son bavardage inutile, comme si dernièrement il ne s'était rien passé qui puisse le mettre mal à l'aise aussi, est particulièrement insupportable pour le patriarche. Il a même caressé l'idée de demander au serviteur

d'arrêter de jacasser; depuis des mois, il se montre ostensiblement agacé ou distrait, tantôt lui coupe la parole, tantôt change de sujet. Mais Madan, apparemment insensible à ces signaux, persiste avec une ténacité telle que Prafullanath a accepté cette petite défaite et s'enferme un peu plus en lui-même, tandis que Madan ne cesse de bavasser à propos de sauté de poulet, du poisson sauce moutarde responsable de l'hyperacidité, de Patit le chauffeur qui picole, ou de Gagan l'homme à tout faire, surpris à parier au *shatta*, dans le bidonville de l'autre côté du chemin de fer... Est-ce que Madan pense sérieusement que son maître, avec ses soixante-dix ans, son arthrite, son diabète, sa cardiopathie ischémique et ses deux attaques cardiaques derrière lui, s'intéresse à ces histoires dérisoires? En outre, les domestiques, c'est le domaine des femmes; lui ne se souvient pas avoir jamais eu de conversation avec Charu son épouse, à propos de ce travers de Madan, qui confine désormais à l'insupportable. Il doit se souvenir d'en parler ce soir avec elle et de lui demander qu'elle prenne les dispositions nécessaires pour que cela cesse. Madan a toujours été sa créature à elle, alors que lui s'est toujours limité à lui régler son salaire.

Le serviteur fait son entrée avec théière, tasse, soucoupe, lait, sucre et assiette de biscuits joliment disposés sur un plateau; il débite son bulletin quotidien :

– Aujourd'hui, pour vous, poulet *ishtu*. Clair comme du bouillon. Ordre de Ma. Avec toasts sans beurre. Pour les autres, ce sera aubergines sautées, *dal*, boulettes d'épinards farcies au fromage blanc, poisson frit. Les morceaux de *bhetki* sont en train de mariner; je les sortirai dans une heure. J'ai dit à Ma : un ou deux morceaux de poisson frit ne feront pas de mal à Baba, mais elle refuse de m'écouter. Bien sûr, nous autres, nous sommes des pauvres, des analphabètes, mais depuis quand les gens sont-ils morts de manger, je vous le demande? Ils meurent de faim, plutôt. Mais si Ma dit que c'est mauvais pour vous, ça doit être vrai. Or un ou deux morceaux, ça ne peut pas faire de mal. Vous en voulez avec votre dîner, maintenant? Je pourrais vous en filer un ou deux en douce, ni vu ni connu...

Prafullanath souffle sur son thé, évite ainsi de répondre.

Madan poursuit :

– Donc le mois prochain, c'est la *puja* de Durga. Je pars pour la campagne après la *puja* de Kali, pendant vingt jours comme d'habitude. Et Gagan s'occupera de vous. Il va probablement oublier la plupart du temps, ou ne pas être à l'heure : va falloir le rappeler à

l'ordre. J'ai dit à Ma, quoi qu'il fasse ou ne fasse pas, faudra veiller à ce qu'il n'oublie pas le plateau de Baba le soir, ni ses biskouits. Gagan, il a la tête comme une passoire, il ne garde que les mauvaises habitudes et les ficelles pour trouver le fric des cigarettes ou de Dieu sait quoi. Et ça ne m'étonnerait pas que ce ne soit pas que pour les cigarettes. Je l'ai même vu chuchoter à l'oreille de Suranjan-da près de l'escalier, ils avaient l'air très proches.

Prafullanath tousse, s'agite sur le canapé dans la mesure où le permet son pauvre corps, déplace ses pieds et verse du thé dans sa soucoupe pour qu'il refroidisse plus vite. Le liquide déborde, s'étale en petite flaque brune sur la table basse ; des gouttes chaudes lui tombent sur le pyjama et quand il essaie de rectifier pour ne pas tacher le coton blanc, sa main tremble ; les gouttes tombent au sol, sur le bord du canapé, ailleurs sur la table et le plateau à thé.

Aussitôt Madan se précipite, il se met à éponger le thé avec ce torchon qu'il porte toujours à l'épaule :

– Tss, tss... Laissez, je m'en occupe.

Après cette unique concession à ce qu'il prend pour un incident prémédité, Madan reprend son monologue :

– Je ne veux pas dire, mais Suranjan-da ayant un âge où l'on se laisse facilement influencer et Gagan étant un vrai bon à rien, ce genre de messe basse sous l'escalier, ou comme l'autre jour sur la terrasse – je suis sûr d'avoir vu quelque chose passer de main à main, peut-être que j'ai mal vu, mais comme on dit, quand on est pauvre, faut avoir au moins quatre yeux et quatre oreilles...

Prafullanath déglutit de petites gorgées de thé froid, toussoie, tente des : « *Achchha*, *achchha* » pour le décourager, mais c'est à peine s'il émet une sorte de croassement.

– Et pardon de vous dire ça à vous, et à personne d'autre, mais vu qu'il ne gagne pas qu'un peu – grâce à votre générosité et celle de Ma et de Bor'-da –, on pourrait aussi se poser la question : il va où, tout cet argent ? Je ne crois pas qu'il l'envoie au village, il n'a ni femme ni enfants à charge, mais mois après mois, c'est toujours : « Eh, Madan-da, tu pourrais me prêter dix roupies ? Tu pourrais me prêter vingt roupies ? Je te les rendrai à la minute où je serai payé, juré sur Ma Kali. » Alors moi je vous le demande, avec tout ce qu'il gagne, il fait quoi ?

Cette fois Prafullanath pousse un grognement : « D'accord, d'accord... » avant de partir, du bout des doigts, à la pêche aux

morceaux de biscuit amolli tombés au fond de la tasse. Madan remarque l'incident, a du mal à dissimuler sa joie, mais poursuit :

– De toute façon, qui suis-je pour critiquer ? Chacun voit midi à sa porte. Moi je garde l'œil sur Suranjan-da. Aujourd'hui, il y a toutes sortes de gens partout. Prenez nos voisins Datta et l'histoire de leur bonne : Parul, ceci, Parul, cela, que des vertus infinies... (il remarque que Prafullanath s'agite et se contorsionne pour se faire une autre mouillette dans son thé, qu'il se racle la gorge pour dire quelque chose mais n'y parvient pas...) et puis un jour à deux heures de l'après-midi, en pleine rue, au vu et au su de tout le monde, la voilà qui se met à hurler comme une folle, à s'arracher les cheveux par touffes et à se les fourrer dans la bouche. Ils ont dû la renvoyer dare-dare à son village.

Il fait une pause, se délecte de son petit triomphe dans lequel soudain, la pièce baigne. Ce soir, le vieux ne va pas se risquer à lui demander de se taire ; demain peut-être, et ce sera une autre bataille. Celle d'aujourd'hui est gagnée. Une fois de plus, il lui a cloué le bec.

Il reprend son récit sur la servante des voisins :

– Bien sûr, ce ne sont pas les ragots et les commentaires qui ont manqué, et comment c'est possible qu'une jeune femme devienne folle d'un coup, comme ça. Les gens racontent tellement de choses, mais moi comme toujours, je n'ai rien dit ; le sage ne parle pas, il se contente d'écouter les potins sur ce qui se serait passé chez les Datta, avec le fils de la maison, et bien sûr, sans commentaires...

Prafullanath fixe son regard sur les lambeaux du calendrier jauni face à lui, il veut ignorer ce bavardage ininterrompu de la seule manière qu'il connaît : se concentrer sur le fait que 1957, l'année affichée, est aussi celle où sa vie a commencé à se délabrer.

« C-o-n-j-u-g-a-i-s-o-n », écrit Dibyendu-da sur le cahier de Sougata. Appliqué, Sona copie et attend l'explication qui ne saurait tarder.

– Du latin *conjugare* : « s'unir », ajoute Dibyendu-da.

Sona note, comme s'il écrivait sous la dictée. Il espère ainsi se faciliter la tâche, maîtriser le sujet ; pour le moment, cette forêt s'avère impénétrable, un conte de fées particulièrement malveillant. Une sorte d'obscurité où *to be* devient *I am*, *is*, ou *we are*, selon la personne dont on parle, sans compter les embûches comme *has been*, *have been* et *had been*. D'ailleurs, il vient d'où, ce *been* ? Et il veut dire quoi ? Le jeune Sona se désespère momentanément à l'idée qu'il n'atteindra jamais

la liberté lumineuse qui est de l'autre côté de cet obstacle : sera-t-il vaincu par l'anglais ? Mais avec la fougue du désespoir, il se reprend : si, comme en mathématiques, il existe des règles, il lui revient de les maîtriser comme les exceptions, et la vérité lui sera alors révélée. Il sait qu'il lui suffit de se concentrer pour que peu à peu, un monde autre que les chiffres s'ouvre à lui et l'invite à y pénétrer.

Ce cours d'anglais, c'est l'idée de Mala Saha, la mère de Sougata. La nouvelle des dons exceptionnels de Sona en mathématiques – à onze ans, il maîtrise totalement le calcul différentiel et se retient pour ne pas enclencher sur le calcul intégral – s'était rapidement propagée dans le petit monde de Basanta Bose Road. C'est cette mère qui a suggéré à la *boro-jyethima* de Sona d'inviter ce garçon à passer chez eux un ou deux soirs par semaine, pour aider son fils Sougata à faire ses maths ; on ne peut pas dire que Sougata soit l'élève le plus brillant de St Lawrence – célèbre collège de langue anglaise –, surtout en maths, et la perspective d'aborder bientôt l'algèbre et la géométrie le fait paniquer. Si la question avait été abordée au détour d'une conversation, elle aurait aussi pu mourir de sa belle mort : donc comment elle a pu se traduire en faits réels demeure un mystère pour Sona, lui qui n'a pas eu le bonheur de grandir dans l'idée que des choses positives pouvaient lui arriver, comme des vêtements neufs ou des repas convenables, ou un collège bon chic bon genre payant, ou des cours particuliers. Ces choses-là n'arrivent qu'à ceux qui sont nés avec une cuillère d'argent dans la bouche, ses cousins par exemple ; mais sûrement pas à lui ni à sa petite sœur Kalyani. Le monde est fait comme ça, et Sona l'accepte comme il accepte les restes de Suranjan, les livres d'algèbre de Chhoto-jyethu (remontant à plus de vingt-cinq ans maintenant, après avoir échappé aux bourses de livres du *bikriwalla*) et les restes de repas qu'on leur envoie parfois des étages, l'enseignement public de Khastagir dans Mahim Halder Street, où les professeurs ont du mal à résoudre les élémentaires équations du second degré et où les élèves sont assis par terre en tailleur, étouffant dans la chaleur l'été, puisqu'il n'y a pas de ventilateurs. Voilà comment son monde est conçu et il a encore du mal à évaluer son désir d'en échapper, ou même à exprimer ce désir. Pour l'instant en tout cas.

Quelqu'un a négocié en coulisse pour que Sona donne des cours de maths à Sougata le petit empoté, et qu'en échange il reçoive non seulement quelques dîners, mais des cours d'anglais, sa matière faible. Faut dire qu'à Khastagir, ils sont nuls en anglais et leur professeur a

du mal à transposer une phrase du présent au passé. C'est ça, l'état de l'école publique. Donc tous les soirs Sougata reçoit chez lui la visite d'une armée de professeurs qui se présentent aux jours et heures convenus :

Sciences : 19 à 20 h, lundi et mercredi ;

Anglais : 18 à 19 h, lundi, mardi et jeudi ;

Mathématiques : 19h 15 à 20h 45, mardi, jeudi et vendredi.

Si chacun a le droit de dépenser ou de gaspiller son argent comme il l'entend pour résoudre un problème comme le manque d'aptitude ou l'absence totale d'intérêt, alors autant en profiter de manière utile et fructueuse, dit-on. C'est le genre de raisonnement qui fonctionne à plein chez Mala Saha, la mère de Sougata, qui n'a pas grand-chose à faire, sinon surveiller les serviteurs, les comptes de la maison, et surtout l'éducation de son fils unique. C'est une femme intimement convaincue, farouche partisane de l'efficacité des cours à domicile. Cela lui procure des frissons, pas très éloignés d'un certain masochisme, d'ajouter ces trois cents roupies dans la colonne mentale des « dépenses », le premier de chaque mois. Mala et son mari Bhupen Saha ne sont pas exactement pauvres, mais elle a la conviction de manquer à son devoir si elle ne rogne pas dans les dépenses, ici et là, ou si elle ne développe pas les avantages qui en résultent pour elle et les siens, tout en réduisant les coûts. D'où la bonne idée de faire appel à Sona : ainsi peut-elle se passer d'un prof de maths, obtenir gratuitement ces cours-là pour son fils, et ne pas payer davantage le professeur d'anglais en laissant Sona assister à ce cours. Et c'est exactement l'ordre qu'il a reçu : assister passivement, sans participer, être seulement témoin des cours d'anglais entre Sougata et son professeur.

Ce Dibyendu Majumdar, étudiant en deuxième année à Presidency College, est loin de penser que l'affaire est aussi juteuse pour lui que pour son employeur. Stéréotype de l'*aantel* bengali – forme abâtardie du français « L'intellectuel », utilisée non sans ironie –, le répétiteur dispose de tous les oripeaux qui vont avec – barbe hirsute, petites lunettes, *kurta khadi*, sac de jute à l'épaule –, et déteste l'idée d'enseigner à deux élèves pour le prix d'un. Il n'hésite pas, quand il peut, à exprimer son ressentiment, ni à distiller son mépris à l'égard de Sona, le surnuméraire. Gauchiste virulent, le répétiteur nourrit davantage de sympathie pour tous les démunis qu'il n'a jamais connus que pour celui-là, juste sous son nez. Au lieu d'en vouloir à Mala

Saha, ce qui aurait été logique puisque c'est elle qui lui a imposé Sona sans augmenter ses gages, il s'évertue à faire payer le gamin ; l'argent modifie parfois le comportement des hommes, et une certaine dose d'obséquiosité est de mise chez ceux de cette espèce.

Dibyendu s'efforce d'expliquer chaque point à Sougata ; mais si une question ou une demande d'éclaircissement venait à émaner de Sona – ce qui n'arrive guère puisqu'il lui a été formellement dit et redit sans la moindre ambiguïté, qu'il n'est ici qu'en strict observateur – sa question serait accueillie au mieux par un silence ou de l'exaspération, au pire par une remarque du genre : « C'est bien ce que je pensais : tu as la tête pleine de bouse. »

Dibyendu met en place tout un jeu de chicanes pour évincer Sona, par exemple ne pas le laisser consulter les manuels de Sougata, ou proposer des exercices à l'un et montrer clairement qu'il n'y en aura pas pour l'autre.

En alerte depuis aussi loin qu'il s'en souvienne, toujours exclu à la marge d'où il a pu observer les autres, ceux qui s'octroient leur part de gâteau sans que lui dise mot, Sona a repéré la mesquinerie qui plane dans l'air du jour où il a mis les pieds ici.

Fort gêné par la reconnaissance qu'on attend implicitement de lui, il n'en est que plus humilié par les méchancetés gratuites que lui balance Dibyendu-da. Comme toujours, il se replie sur lui-même quand résonne en lui le mot « mendiant » si souvent utilisé à propos de lui, il se le répète comme s'il s'agissait d'un talisman, dans une agonie introspective infinie, à la façon dont on pousse la langue contre la dent qui bouge, celle qui fait mal. Puis en quelques semaines, comme il s'y attendait, il franchit la ligne, la barrière invisible au-delà de laquelle ça ne fait plus mal, ça ne le touche plus, comme s'il était sourd et aveugle. Tout ce qui lui reste dans cet isolement, ce sont les paroles de sa mère, gravées dans son âme d'enfant : « Si tu étudies de toutes tes forces, si tu ne fais rien d'autre, si tu réussis à l'école et si chaque année tu es "le premier", tu pourras te sortir de là, et nous en sortir, nous aussi. »

Une fois de plus, les mots le sauvent d'une situation inextricable. Il sait qu'il n'est invité chez Sougata que pour donner, pas pour recevoir. De toutes ses forces, il s'accroche, franchit les obstacles les uns après les autres, car c'est sa seule chance d'apprendre l'anglais ; c'est un défi, exactement comme l'apprentissage de la trigonométrie ou des logarithmes l'a été. Maintenant qu'il a posé le problème, il sait qu'il va gagner, s'acharner, et réussir ; en cela l'algèbre, c'est comme

cette exclusion minable du monde. Chaque soir après le départ de Dibyendu-da, quand vient son tour d'enseigner les maths à Sougata, délibérément Sona lui propose des problèmes au-dessus de son niveau. Pendant que l'autre est ainsi occupé, qu'il se creuse la cervelle et mordille le bout de son crayon, Sona lui pique ses livres d'anglais et reprend la leçon de Dibyendu-da avec détermination, mâchoires verrouillées, tempes palpitantes. Il sait qu'il lutte contre le temps, ce grand vainqueur.

En quatre semaines, Sona a mis au tapis tous les temps des verbes, y compris le si difficile et expressif futur antérieur à la forme progressive ; il commence à comprendre les propositions relatives, à venir à bout des absurdités et des caprices typiques des prépositions anglaises.

En tant qu'aînée des belles-filles et épouse d'Adinath, Sandhya est tenue d'assumer un certain nombre de tâches, mal définies mais non moins contraignantes, au statut aussi tacite qu'inclassable. Cela se situe dans une nébuleuse de traditions, dans la façon dont les choses doivent être faites et ont toujours été faites de génération en génération, et dans l'obligation de se soumettre à l'idée prépondérante de ce que les gens pensent, surtout si ces gens sont les anciens. Parmi toutes ces tâches, l'une consiste à s'occuper de la salle de prière (un temple miniature, en vérité) située sur la terrasse, et des rituels quotidiens : récuser la pièce le matin, offrir aux déités de l'eau fraîche, des fruits, des fleurs et des sucreries, arroser le *tulsi*, puis le soir venu répéter ces tâches, de façon plus cérémonieuse et sans oublier de faire sonner la grosse cloche de cuivre, asperger avec de l'eau du Gange (conservée dans une bouteille en plastique vert grenouille), disposer davantage de fleurs, allumer des bâtons d'encens et de coprah qui embaumeront généreusement la pièce d'une fumée aromatique, allumer les petites lampes en terre cuite, et enfin promener le brasier de coprah dans chaque pièce et à chacun des quatre étages de la maison pour la sanctifier de fumée sacrée... Les rituels ont leur forme, leur place et leur justification et au cours des vingt-trois années passées dans la famille Ghosh, Sandhya a su transmettre et déléguer nombre de tâches aux autres belles-filles, tandis que celle-ci reste de son unique ressort, même si elle commence à trouver que monter et descendre les escaliers pour promener le brasier dans chaque pièce est une épreuve dont ses pauvres jambes et ses genoux raidis pourraient bien se passer.



Ce soir, elle est plus qu'en retard pour la cérémonie rituelle mais le cri de Purnima – « Buliii, rentre ! Ne reste pas sur la véranda à cette heure, les gens peuvent te voir. » – l'a sortie de sa rêverie. La salle de *puja* possède un sol en marbre blanc, une grande cloche suspendue au plafond et toute une flopée de statuettes, de photos encadrées et figurines d'une douzaine de dieux, de déesses et de saints disposées le long de deux estrades en pierre contre le mur. À quatorze ans Supratik, son aîné, avait impudemment déclaré : « Il y a plus de trois cent trente millions de dieux, de déesses et de saints hindous, Ma. Je crois que tu en as pas mal, ici. Avec toutes ces déités, comment sais-tu que tes prières ne vont pas s'annuler les unes les autres ? »

Au milieu du mur une niche a été creusée, ses courbes ascendantes symétriques se rejoignant au sommet. Tapissée de soie rouge et or, elle abrite Lakshmi, la divinité qui règne sur la maison Ghosh en déesse de la prospérité, avec son doux sourire presque impénétrable, sa gerbe de riz et sa gentille chouette. Sandhya a entendu dire, il y a bien longtemps, que dans la maison de son beau-père à North Calcutta – il est rare qu'on mentionne ici cette période-là – après sa *puja*, la déesse était dénudée pour le reste de l'année, afin qu'elle ne puisse plus s'enfuir.

Tous les ans en octobre par une nuit de pleine lune, présider à cette *puja* est l'honneur suprême qui revient à Sandhya depuis que, par son mariage, elle est entrée dans la famille Ghosh. Selon une coutume ancestrale, il revient à l'aînée des belles-filles de représenter la déesse. C'est elle qui attire sur la famille les bénédictions de Lakshmi. Par transfert de pouvoir religieux, il lui est dévolu de veiller à la prospérité de la famille, à son bien-être, son harmonie quotidienne. Ainsi ses autres tâches de première belle-fille – diriger les cuisiniers, les serveurs et les domestiques, veiller aux comptes, s'occuper des beaux-parents âgés, veiller à leurs repas et leur prise de médicaments, décider des tâches à confier aux épouses des trois beaux-frères, veiller sur vingt personnes (domestiques compris) sans raté ni écueil – tout cela semble simple comme bonjour, fade et digeste comme de la bouillie pour bébé. La *puja* de Lakshmi est dans moins d'un mois maintenant, et Sandhya sent déjà monter en elle cette effervescence qu'elle connaît bien.

Toutefois quelque chose assombrit le tableau, et elle sait ce que c'est : Supratik. Il a tellement maigri cette année que l'ombre qu'il projette en pleine lumière n'est qu'une ligne toute mince. Elle pourrait jurer que ses yeux se sont agrandis à mesure qu'il a pris cet air

cadavérique ; enfouis dans son visage osseux, tout en angles, et de sa luxuriante barbe noire, ils le font ressembler à un mystique affamé, un ascète *naga* des rives du Gange à Gomukh. Comme eux, il se montre désormais taciturne et peu communicatif. S'il n'a jamais été le plus bavard des enfants, aujourd'hui ce jeune homme de vingt et un ans parle à peine, et quand cela lui arrive c'est par monosyllabes, comme s'il consacrait le peu d'énergie qui lui reste à s'accrocher à sa pauvre carcasse. Il y a chez lui comme une incandescence : son profond regard sombre, enfiévré, est dévorant d'intensité ; et l'opacité de son monde intérieur, sa force morale insondable, fait que sa mère craint plus pour lui que n'importe quelle autre mère pour son enfant. Quand ce changement est-il apparu ? Elle ne saurait le dire. Cela fait-il d'elle une mauvaise mère ? Où disparaît-il, des jours durant ? Où va-t-il jusque tard dans la nuit, si tard qu'elle ne sait plus à quelle heure il rentre, ni même s'il rentre ? Qui est ce fantôme insaisissable ? Comment son propre fils, sa chair et son sang, nourri à son sein neuf mois durant, a-t-il pu devenir cet inconnu ? Qui est-il ?

Les mains de Sandhya tremblent tandis qu'elle emplit les lampes d'huile, et elle en renverse sur le marbre. Elle a tendance à voir partout de mauvais présages : dans le nombre d'oiseaux rassemblés sur les fils télégraphiques, quand un enfant écrase une araignée affairée, ou si l'on touche aux aliments avec la main gauche. Rien n'est jamais innocent ; elle prend à cœur le moindre signe. Ma Lakshmi essaierait-elle de lui dire quelque chose ? Serait-elle offensée ? Elle-même, Sandhya, n'aurait-elle pas commis une faute lors de la cérémonie quotidienne ou de la grande *puja* de l'an passé ? La conjugaison de ses inquiétudes à propos de Supratik et de l'huile renversée l'amène à penser qu'un mal imminent plane autour de son fils, un danger peut-être, qui le menace. Alors qu'elle y réfléchit, une peur glaciale l'envahit, et elle en oublie de sonner la cloche qui place la soirée sous de bons auspices.

Je veux te raconter en détail ce qui s'est passé, et ce qui se passe encore. Quand tu entendras d'autres voix en discuter après coup, toutes avec leurs ombres et leurs demi-vérités, leurs mensonges et leurs inventions, tu pourras relire ces pages en sachant que toi, et toi seule, connais la vérité. C'est tout ce que je peux t'offrir. Une fois que tu auras lu ça, brûle-le. En aucun cas ces fragments de lettres ou de récits ne doivent être trouvés sur toi, ni à la maison. Tu vas bientôt comprendre pourquoi.

Est-ce que tu sais que jusqu'en 1912 Calcutta était la capitale de l'Inde britannique? Les Anglais ont construit la ville en rassemblant des marais infestés de moustiques, des marécages et de la boue. Aujourd'hui, quand on descend Chowringhee, avec sa succession de palaces, d'arcades et de magasins d'un côté, l'énorme Maïdan de l'autre, sans oublier l'imposant monument près de Mayo Road sur l'Esplanade, il est difficile de savoir qu'autrefois c'était juste une immense étendue de vase, non? Les Britanniques ont quitté notre pays il y a vingt ans, mais leur œuvre reste inscrite là, à tout jamais.

Tu n'auras peut-être jamais l'occasion de te promener dans Chowringhee, alors je vais essayer de le décrire pour toi. La splendeur du Great Eastern Hotel, à elle seule, suffirait à te laisser bouche bée. Au niveau de la rue, sur cette partie de Chowringhee se déploie une longue colonnade, parfois coupée de rues transversales: d'un côté, les pavés du trottoir mènent à Chowringhee Road et Bentinck Street, de l'autre se succèdent, accolés les uns aux autres, des commerces de bijoux et d'objets divers, alcools, vêtements, articles de luxe, produits alimentaires d'importation, montres, châles, tapis et moquettes, lustres, lampes et candélabres, boîtes en bois sculpté, antiquités... tout ce que l'argent peut acheter, tu peux l'acheter ici. Une fontaine infinie d'objets. De quoi t'éblouir et t'aveugler. À gauche côté nord, installé sur la splendeur coloniale d'Old Court House Street, se dresse le Great Eastern. Le

premier étage de ce bâtiment au blanc aveuglant domine la colonnade, comme pour élever ses clients et ses résidents d'élite au-dessus des gens ordinaires qui à l'extérieur se déversent en un flot ininterrompu.

Je ne suis jamais entré dans les chambres ni dans le restaurant, la salle de bal, le bar, ou les magasins qui arborent toujours l'emblème de la couronne britannique souligné par ces mots : « Fournisseurs de SM le Roi Empereur et SM la Reine Impératrice », le salon de thé où les serveurs en tenue d'apparat – taille sanglée, couvre-chef plissé, ceinture nouée, boutons de cuivre et boutons de manchettes, uniforme amidonné – se courbent bien bas pour servir un thé que ni toi ni moi ne boirons jamais. Mais on peut s'y promener – à condition d'être habillé comme il faut et de ne pas éveiller les soupçons des gardes en uniforme et du personnel –, admirer l'allée de gravier, la piscine bleue, la pierre, le marbre et le verre des bâtiments, les jardins, les pelouses entretenues, les fleurs... car en ces lieux, même Dame-Nature semble avoir été asservie à ceux qui ont du fric.

Mais moi, ce n'est pas l'intérieur qui m'intéresse. J'ai voulu t'en donner une petite idée pour te permettre d'imaginer le monde qui m'intéresse – le monde au-delà des murs du Great Eastern Hotel, juste à sa porte, juste dehors. Si tu te promènes sous les arcades au petit matin, au moment où s'élève le chœur de l'aube, avant que n'ouvrent les boutiques de luxe ou que la fièvre ne monte sur Chowringhee ou BBD Bag, tu auras une vision complètement différente. Là, couchés sur leur *gamchha*, un sac de jute, un morceau de bâche ou de plastique ou un quelconque lambeau de tissu qui leur reste une fois qu'ils se sont enveloppé le corps, se trouvent des rangées d'hommes qui dorment, recroquevillés comme des fœtus. Ceux qui ont des sandales s'en servent comme oreillers, sinon elles seront volées. Ceux qui n'en ont pas se débrouillent, ils posent la tête sur le béton. Leurs maillots de corps sont pleins de trous, leurs *lungis* crasseux, élimés, remontent pendant leur sommeil et exposent leur honte au monde, la plante de leurs pieds fendillée comme de la terre brûlée au pire de la sécheresse, et ils n'ont rien pour se protéger contre le froid du matin. Leurs visages, avec leurs yeux cernés, racontent leur épuisement total, même quand ils dorment du sommeil des morts-vivants. À peine trois mètres les séparent de l'autre monde, celui de l'extrême richesse. Dedans-dehors : le monde, depuis toujours et pour toujours, se divise selon ces deux catégories. Dedans, la quantité d'eau déversée chaque jour pour que pelouses et jardins étalent leur luxuriance pourrait fournir

de l'eau potable à chacun de ces hommes pendant un mois au moins. Dehors, ces hommes doivent parfois parcourir des kilomètres pour trouver une pompe à eau. Si en chemin ils s'écroulent de soif, même les chiens n'iront pas leur pisser dans la bouche pour leur humidifier la langue et la gorge. Ces hommes-là pissent sur la route, chient derrière un buisson ou à côté d'une voie ferrée, mangent un seul repas de *muri* ou de *chhatu* par jour s'ils ont de la chance, fouillent les ruelles et les égouts autour de New Market au cas où on y aurait abandonné un morceau de banane dans sa peau ou un reste de *shingara* dans une feuille de *sal*. Ils se battent contre des hordes de mendiants qui cherchent aussi des aliments jetés par les riches rassasiés, et se lavent à l'eau brune de boue qui jaillit de conduites d'eau éclatées. Tu te souviens de ce poème que je t'avais lu ?

*Poésie, pour l'heure je te dis adieu.  
Le monde devient prose, à force de faim  
La pleine lune est fade comme du pain brûlé.*

Toi, dans la pleine lune tu vois ses reflets ambrés; eux, dans sa rondeur, qu'un truc à manger.

Qui sont-ils, selon toi? Pas des mendiants, et certainement pas les plus mal lotis du pays: ils ont des vêtements sur le dos et la force de travailler, du moins pour l'instant. Ils n'ont pas encore de taudis où prendre racine, mais les plus chanceux d'entre eux y parviendront. Un taudis leur donnera une bâche en plastique pour toit et de la paille entre des piquets pour construire une tente. Comme ça ils ne seront plus obligés de dormir à la belle étoile. Mais dans quelques années, la plupart contracteront une maladie – tuberculose, choléra, dysenterie, ou paludisme – et ils mourront comme des bêtes. Sais-tu ce qui arrive à leurs morts? Les transporter au crématorium signifierait payer pour la crémation et l'enregistrement. Cela signifie un certificat de décès et de l'argent; en réalité, plus d'argent qu'ils n'en gagnent en une semaine. Cela signifie aussi donner un nom, une adresse, le nom d'un parent, une date de naissance. De tout ça, ils n'ont rien. Alors au cœur de la nuit, on les laisse glisser dans le Hooghly. Là les corps vont se putréfier, pourrir, s'enfler, échouer sur la grève, se faire dévorer par les chiens et les renards, pourrir sur la terre quelque temps, repartir à marée haute... Même dans la mort, la vie de gueux ne les lâchera pas.

Ils viennent des faubourgs, des villages, des *mofussils*, du fin fond des campagnes, chercher du travail en ville. D'Uluberia, Bansdroni, Ghutiarishwari, Medinipur, Birbhum, Lakshmikantapur, ou de Canning. S'ils ont de la chance ils seront conducteurs de rickshaw, vendeurs de ballons, ou de trucs à grignoter dans la rue. Les autres vont creuser des fossés, porter sur la tête des briques, du sable, du ciment, des graviers destinés aux chantiers. Quelques-uns en seront réduits à mendier. Tu peux te poser la question : pourquoi ne retournent-ils pas d'où ils viennent, si c'est tout ce que la ville peut leur offrir ? Je vais répondre par une autre question : sais-tu ce que la vie leur propose, chez eux ? Nous, on ne les voit pas, donc on n'y pense pas. Mais moi, leur vie je l'ai vue, je l'ai vécue avec eux. Pendant un temps. Je vais te la raconter.

Mais d'abord une petite digression. Toi, tu viens de la petite-bourgeoisie, et d'une petite ville. Tu m'as raconté l'argent compté à une *paisa* près, la vie étriquée, les calculs permanents des parents pour joindre les deux bouts, la longue et difficile réflexion avant de t'accorder cinq *paisas* pour des *jhalmuris*, par exemple. Tu m'as raconté leur visage apeuré quand tu étais prise de toux ou de fièvre : où trouver l'argent pour le médecin, pour les médicaments ?

Que savais-je de ce genre de vie moi, enfant de bourgeois protégé, ayant grandi dans l'opulence, le vide moelleux créé par un grand-père ayant bénéficié d'un boom passager qui lui avait assuré une petite prospérité : une maison de quatre étages, des voitures, des domestiques ? Rien. Oui, dès ma première année à Presidency College j'ai milité chez les communistes, mais entre le militant par idéalisme né des livres, des conversations, de la fougue de la jeunesse, et celui qui a vécu les injustices que la vie te balance en pleine gueule, il y a un fossé.

L'an dernier sur le chemin de la fac, dans Beniatola Lane, j'ai été témoin d'émeutes devant une boutique de rationnement. As-tu entendu parler de ces émeutes de la faim qui ont éclaté dans la ville ? Les prix qui s'élèvent comme des vents funestes, pas de travail, pas de perspectives, pas d'avenir ? Comment avons-nous fait pour ne pas entendre ces foules se plaindre de l'autre côté de nos murs ? Et, quand sont montés les cris, les slogans, les manifestations, les incendies de bus et les défilés déchaînés, notre monde en a-t-il été affecté ? Peut-être, mais comme des histoires ou des potins qu'on se racontait pour passer le temps.

Un autre jour, en allant à la fac, j'ai dû quitter le bus vers Pataldanga Street parce qu'un énorme cortège se dirigeait vers Harrison Road. Les manifestants scandaient : « À bas les diplômés, on veut du travail ! » Pour

éviter l'avenue où cet immense fleuve de colère, ce flot ininterrompu de têtes brunes s'écoulait goutte à goutte, occupant tout l'espace, j'ai emprunté des ruelles latérales. Dans Beniatola Lane, je suis tombé sur une autre foule, avec là aussi des cris, des bousculades et des cavalcades. Par instants, s'extirpant des remous, un homme brandissant à bout de bras un grand sac de jute essayait de s'échapper, entravé par sa charge. Il m'a fallu un moment pour comprendre qu'ils étaient en train de dévaliser une de ces boutiques de rationnement. La limite entre les manifestants et les participants s'était effacée: quelqu'un arrivant là aurait cru, l'espace d'un instant, que je faisais partie de cette foule déchaînée. Apparemment, le gérant du magasin venait d'ouvrir en annonçant qu'il n'avait ni riz, ni kérosène, ni blé à vendre, seulement du *jaggery*. Quelqu'un avait proclamé que ce type gardait pour lui les produits de première nécessité pour les revendre au marché noir, et l'idée s'était répandue comme une mite dans la farine. Ces gens, qui avaient attendu des heures durant, chaque jeudi et chaque vendredi depuis plus d'un mois, rentrant chez eux les mains vides, leurs réserves alimentaires réduites à pratiquement rien, étaient à bout. Quelques *mastaans* du coin avaient enjambé le petit portail et entrepris de dévaliser les lieux. Se méfiant de ces mafieux, d'autres les avaient rejoints, au cas où ils fileraient avec les céréales pour les vendre au marché noir.

Des gens normaux, de la petite-bourgeoisie comme toi et moi, en train de se battre comme des chiens pour de la nourriture. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Oui, comme étudiant à Presidency College j'ai « fait de la politique », pour employer une expression honteuse et quelque peu méprisable. Un temps, j'ai été membre de la Fédération des étudiants, affiliée au CPI(M), le Parti communiste de l'Inde (l'aile marxiste, comme ils aiment se définir), et tant que j'ai été leur étoile montante, j'ai fait mes armes aux tâches de routine. S'il fallait coller des affiches, peindre des slogans sur les murs (« Exploités de tous les pays, debout maintenant », « Changez le monde, changez-vous », « Aujourd'hui, mettons le feu, payons le sang par le sang », « Les sans-terre ont donné leur vie et leur sang pour bâtir ce pays. Remboursons-nous cette dette »), je répondais présent. C'était moi qui décidais de celui qui, parmi nous, allait œuvrer dans tel secteur de la fac ou de la ville, qui déterminais le moment idéal pour éviter l'éventuelle répression policière ou les sbires du Parti du Congrès. S'il fallait organiser une manif, un sit-in ou le blocage d'une route, ou l'incendie d'un bus,

je planifiais l'itinéraire, la logistique, la mise en place et les possibilités de repli, en évaluant les points faibles et en en tenant compte. On a organisé le boycott des cours et des manifs contre la guerre du Vietnam devant l'ambassade américaine où l'on scandait: «Écrasons la main noire de l'impérialisme américain!» ou «Tu es, je suis, nous sommes tous Vietnamiens!» Un autre slogan populaire était: «Sang au Vietnam, sang au Bengale!»

Coïncidant avec ces démonstrations politiques habituelles dans le milieu étudiant, des troubles ont éclaté à Presidency College, à la suite de l'expulsion de résidents de l'Hindu Hostel. J'ai participé activement au mouvement qui a secoué Presidency et la bonne société bengalie pendant six mois, entre 1966 et 1967. Virer une poignée de jeunes de l'Hindu Hostel, c'est le petit grain de sable qui a entraîné de grands événements. En 1966, les manifs de la Food Revolution se sont transformées en ce qui allait devenir notre ligne d'action: la *gherao* – séquestration – du président de l'université, la charge policière à coups de *lathi* contre les étudiants en piquet de grève devant l'entrée de la fac (la police ayant interdiction d'y pénétrer), l'arrestation de 150 d'entre eux, et bien sûr le saccage rageur des labos de sciences par les militants étudiants. Oui, j'ai fait partie de ceux qui ont provoqué la fermeture de l'université pendant un mois et demi, et de Presidency College pendant quatre mois. Oui, c'était sans précédent. Ces événements, ou la façon de les raconter comme des anecdotes, peuvent donner à croire qu'il s'agissait d'une étincelle, seulement une étincelle, et qu'avec le temps elle allait paraître plus infime, puis disparaître. Toutefois, l'incendie ainsi déclenché prolongera, et bien loin, l'étincelle d'origine.

Là aussi, j'ai joué un rôle similaire, mais à une différence près, comme tu le verras. Initialement, toutes nos actions se déroulaient sous le patronage du CPI(M). C'est moi qui ai conçu les plans pour contourner l'article 144 sous lequel avait été placé College Street pendant cette période, qui permettait à la police de t'arrêter si ta gueule ne leur revenait pas. Comment éviter les flics lors des manifs? Quand ils étaient sur Harrison Road et près de Medical College, je décidais qu'il était impossible d'emprunter College Street en masse. Les manifestants seraient donc divisés en deux: un cortège partirait de Hare School, l'autre de College Square. Si l'un était bloqué par la police, l'autre pouvait passer devant l'Eden Hostel et se diriger vers Colutolla.

Tu vas vite comprendre pourquoi je n'ai pas fait partie du groupe des 22, qui comprenait notamment des «noms» tels que Kaka, Biman Basu



ou Ashoke Sengupta, et qui pendant un mois a organisé, à l'université, des piquets de grève avec sit-in devant les portes. Des membres de la Chhatra Parishad, l'aile étudiante du Congrès – synonyme de l'establishment –, leur ont balancé une bombe depuis le toit du célèbre Coffee House. Aux premiers jours de notre révolte, quand c'était un honneur d'être arrêté et passé à tabac par la police de Sovabazar, une pensée a frappé les moins excités d'entre nous, ceux qui établissaient la stratégie au jour le jour : si tout le monde était arrêté, les leaders en particulier, comment poursuivre le mouvement ?

Le jour de la *gherao* à 22 heures précisément, sept heures après le début, trois d'entre nous ont réussi à passer à travers le cordon de police qui cernait la fac. Nous, on connaissait bien mieux qu'eux les bâtiments, les moindres recoins et les moindres points d'évasion possible dans l'enceinte. Nous avons effectué notre sortie avant le début de leur charge au *lathi*, et on s'en est sortis indemnes.

Quant aux vingt-deux grévistes qui avaient décidé de s'installer sur la pelouse de l'université : oui, je les ai rejoints, j'ai passé des heures avec eux, comme des centaines d'autres, mais dès le début j'ai vu clairement que cela ne me convenait pas, de faire partie de ceux-là. Une ombre invisible me séparait des autres. Je nourrissais de graves doutes sur ce sujet, et je n'étais pas le seul. Certains me questionnaient sur ma façon de me protéger, d'éviter d'avoir du sang sur les mains, de vivre avec l'estomac bien rempli alors qu'eux devaient se contenter d'un repas à six *annas* dans les bidonvilles de Kalabagan, ou à Bagbazar où les mendiants de North Calcutta payaient treize *paisas* pour un bout de pain, des légumes et un ou deux piments. Certaines de ces critiques m'étaient faites en face ; la plupart étaient chuchotées derrière mon dos. En bon économiste que j'étais, je m'en tenais au pragmatisme et à l'efficacité : Et vous, demandai-je, seriez-vous prêts à vous faire fracasser la tête ou les doigts ? En temps de guerre, et c'est clairement là qu'on était, que sacrifier : un pion ou le roi ? Et dans une forêt épaisse, comment trouver son chemin si on perd sa boussole ?

Je ne me considérais ni comme le roi ni comme une boussole, mais je savais que je ne voulais pas me perdre dans la mêlée de la politique estudiantine. C'était un spectacle insignifiant, une diversion. Une des grandes leçons que j'ai très vite apprise, c'est qu'il faut accepter de perdre son innocence, comme on dit, pour devenir adulte. Toutes ces grèves – des étudiants, des tramways, des bus –, toute cette effervescence pour paralyser le Bengale, pour trouver d'autres solutions... cet immense

espoir avec lequel nous avons commencé, l'idée de changer le monde, pas petit à petit mais dans un grand bond en avant, comme si on pouvait s'extirper de la planète, placer un immense levier en dessous et la projeter dans une tout autre direction. Pendant mes deux années de militantisme étudiant au CPI(M) (lesquelles, rétrospectivement, me semblent bien embarrassantes, des années de dilettantisme, même), une pensée s'est imposée: nous ne réussissions qu'à titiller le gouvernement, à l'irriter peut-être, mais jamais nous n'arriverions à le forcer à un changement radical qui entraînerait l'écroulement de ce système. Toutes ces bombes, ces tramways en flammes, ces manchettes de journaux: ça menait à quoi? La condition des gens demeurerait inchangée. La vie continuait comme avant, revenait à son *statu quo*, comme la surface de l'eau quand meurent les ondulations provoquées par un petit caillou: la surface n'en conserve aucun souvenir.

Et comment ces conclusions se sont-elles imposées? La réponse est claire: nous avons reconnu qu'il était impossible de rester dans le giron du CPI(M). Lors des élections générales de 1967, le Parti a tenté de brider les plus militants et les plus idéalistes d'entre nous, de peur de ne pas être invité à participer à un gouvernement de coalition. Du comité central arriva l'ordre de mettre un terme aux grèves; la priorité était de gagner les élections et de poursuivre notre guerre doucement, selon les règles édictées par l'establishment et les puissants. Donc tout se réduisait à cette horreur: accéder au pouvoir, pour faire partie du gouvernement, de l'ordre établi dans le respect des institutions, celles-là mêmes que nous avons essayé de démolir à grands coups de bulldozers.

Mais les choses ont leur propre dynamique: les dirigeants syndicaux qui avaient accepté d'obéir aux ordres et de convaincre les grévistes ont été tabassés par leurs propres troupes. Ceux d'entre nous qui refusèrent d'être traités de traîtres ou de laquais du Parti, lequel ne savait plus que faire pour accéder au pouvoir, flatter l'establishment et être aussi complice que les autres, décidèrent de poursuivre les sit-in, les barrages routiers et les incendies de bus.

Je m'exprimais peu; le silence est toujours pris comme un signe de force. Quand mes camarades révolutionnaires enrageaient, hurlaient, parlaient de feu et de sang, ma froideur semblait plus solide et plus fiable que les coups sur les tables, les incendies de tramways, les jets de bombes ou les slogans hurlés en chœur.

Comment s'approvisionner en matières premières pour nos bombes? Où acheter à bon prix les armes à feu qui commençaient à apparaître

sur le marché, après la guerre contre la Chine? Dans quel entrepôt, quel garage, quelle arrière-cuisine de quelle maison, quelle minuscule ruelle assembler les explosifs sans éveiller les soupçons? Où les lancer sur les militants du PC, et à quel moment, à quel stade de l'affrontement? Où se planquer quand les fourgons de police vous foncent dessus? Dans ce domaine, je suis devenu bon, si bon qu'il a été décidé que je devrais passer dans la clandestinité. C'était autant une mesure de protection de la véritable dissidence à gauche qu'une décision stratégique. Pour eux, j'étais précieux, donc pas question de m'exposer sur la ligne de front. (Tout cela pourrait faire croire que nous nous réunissions au Coffee House de College Street, ou dans une échoppe de thé de Potuatola Lane, et que les décisions étaient prises après d'interminables discussions. Mais c'est loin d'être vrai. Les choses se sont imposées peu à peu. Les événements s'organisent toujours selon un schéma qui ne devient clair que rétrospectivement. Nous nous créditons d'une capacité d'agir bien plus grande que celle que nous possédons en réalité. Les choses arrivent parce qu'elles doivent arriver.)

J'en suis venu à considérer toute cette ébullition avec beaucoup moins d'enthousiasme, et à lui donner bien moins d'importance qu'à ce que j'avais alors en tête: rébellion paysanne armée, refonte totale et générale, réforme agraire, production alimentaire, redistribution des richesses, et réhabilitation du mot d'ordre « La récolte appartient à ceux qui la font pousser ». Comparée à ces objectifs, toute cette agitation estudiantine me rappelait des mouches bourdonnant autour d'un cheval: l'irritation qui en résultait était si éphémère qu'elle pouvait être chassée d'un négligent revers de main.

Très vite, j'ai compris que la dernière chose qui intéressait le CPI(M), c'était un changement radical. Je me demandais dans quelle mesure cette dissidence pouvait être tolérée si, par des questions innocentes, j'exprimais mon malaise. En rien, semblait-il. Pour justifier leur trahison, ils allaient jusqu'à citer le président Mao: « Les batailles sont menées une par une, les bataillons ennemis détruits un par un. Les usines sont construites une par une. Les agriculteurs cultivent une parcelle puis une autre. Nous avalons toute la quantité de nourriture possible, mais mangeons une cuillerée après l'autre; avaler le tout en une seule fois serait impossible. C'est ce que l'on appelle la "solution du compromis". » Selon leur argumentation, une présence limitée des gauchistes au sein du gouvernement pourrait sembler insignifiante, mais donnerait la possibilité d'obtenir davantage de pouvoir, puis davantage encore,

jusqu'à ce que la nation soit dirigée par un gouvernement entièrement communiste. L'Inde deviendrait un nouveau Vietnam.

Vers la fin, entendre ces paroles et ces arguments – en particulier les citations du président Mao –, déversés par la bouche aveugle de ces égoïstes assoiffés de pouvoir, de ces larbins d'un Parti communiste corrompu, me faisait bouillir de rage. Pas un seul d'entre eux ne s'intéressait réellement à cette révolution, tous se contentaient de belles déclarations. Tout ce qu'ils voulaient, c'était le pouvoir : le reste de la nation, ils s'en foutaient.

Tandis que le spectre des révolutionnaires d'antan se changeait en figures de l'establishment drapées dans les déclarations du grand traître le CPI(M), ce qui s'avérait de plus en plus pénible et insupportable, il se passait autre chose, quelque chose qui, contre toute attente, allait exploser comme mille soleils dans un ciel apparemment serein : Naxalbari. Pour ceux d'entre nous qui depuis leur premier jour à l'université lisaient dans *Liberation* les écrits dynamisants de Charu Mazumdar, les événements de mai 1967 n'avaient rien d'une surprise, à part le fait qu'ils se soient produits.

Nous autres Bengalis sommes toujours surpris quand nous nous apercevons que tous nos discours interminables, qu'ils soient futiles ou obsessionnels, sont toujours la crête d'une énorme vague qui nous pousse à l'action.

## CHAPITRE DEUX

1967

La douceur de l'automne commence à s'installer. Ici et là le ciel se saupoudre de nuages blancs cotonneux. Les enfants sont en vacances, et pour la *puja*, la charpente du *pandal*, merveilleuse structure en planches, bambou et cordes de coco, tendue de tissus multicolores et ruchés qui se télescopent par-dessus les bambous, se plissent et se drapent joliment, est déjà érigée sur le bout de terrain qui jouxte le temple de Durga au n° 23 Pally. Cette cathédrale d'étoffes va abriter la déesse Durga et ses quatre enfants, Lakshmi, Sarasvati, Kartik et Ganesh, deux de chaque côté, presque cinq jours durant. Le dernier soir, les effigies en argile de la déesse et de ses enfants seront immergées dans le Tolly's Nala ou le Hooghly à l'Outram Ghat, et ce sera la fin du festival le plus important du calendrier bengali.

Au cours des six dernières semaines, des bénévoles, principalement des adolescents et des jeunes gens du voisinage, organisés sous la bannière « Comité pour la *puja* de Sharbojanin du Pally 23 » ont fait du porte à porte pour collecter des dons. Les spectacles de lumières complexes, baroques parfois, commencent à illuminer la rue, les arbres, le réservoir d'eau sur le toit du numéro 11/A/2. Cette année, tout le long de Basanta Bose Road et jusqu'à l'université Jogamaya, la plupart des *pandals* ont une forme d'arbre-fontaine : une longue colonne de lumières jaunes féeriques explose en une gerbe à six branches séparées au centre, trois de chaque côté, comme un palmier dessiné par un enfant. Les lumières multicolores clignotent de la cime et retombent en cascades de vert, bleu et rouge, puis clignotent au rythme des lumières jaunes de la colonne, donnant l'impression magique d'un flot qui monte et progresse avant de s'épanouir au sommet en un bouquet d'un raffinement extrême. C'est la *pièce de résistance*<sup>1</sup> des illuminations. Ces illuminations sont

1. En français dans le texte. (NdT.)

une histoire de compétition entre quartiers, mais cette année, chacun dans Basanta Bose Road est persuadé qu'elles ne peuvent que surpasser les offrandes si parcimonieuses de leurs rivaux, surtout les néons fluorescents et les guirlandes électriques suspendues aux arbres ou aux balcons. Dans trois jours, tout le quartier brillera de mille feux.

À l'entrée du *pandal*, en lettres lumineuses une arche proclame : « *Sharodiya shubhecha* », meilleurs vœux d'automne, et l'installation animée, confectionnée de simples ampoules et placée sur le réservoir d'eau du toit des Dasgupta, représente un gamin qui tape dans un ballon de foot ! Le ballon apparaît en staccato sur trois points de sa trajectoire parabolique puis, à la manière du rocher de Sisyphe, réapparaît au pied du gamin qui se remet à tirer. On admire aussi l'installation électrique qui célèbre le vingtième anniversaire de l'Indépendance : le drapeau tricolore indien flanqué de son meilleur représentant, Netaji Shubhas Chandra Bose, et du poète Rabindranath Tagore, ici conçu pour donner l'impression de flotter au vent. Gandhi, bien sûr, a ostensiblement été écarté, et aucun fabricant de guirlandes ne s'est aventuré à simuler la brise caressant la longue barbe de Tagore. Au-dessus, des inscriptions enluminées clament : « 20 ans d'Indépendance : 1947-1967 ». Mais tous s'accordent à penser que quelle qu'en soit l'originalité, tout ça n'est rien comparé à ces palmiers ruisselants de lumière.

Dans la lumière envahissante du petit matin planent des taches et des traînées de brume, brume si fine qu'il faut s'en détourner puis y revenir pour la percevoir : si le regard s'y attarde, elle disparaît. À l'arrière de la maison des Ghosh, le jardin embaume le *shiuli*, quelques fleurs tombées cette nuit sur la pelouse font ressembler cette partie du jardin à un châle vert, moucheté de blanc dans un coin. Si l'on y regarde de plus près, on peut discerner la tige orangée des fleurs : autre châle subtil, au motif plus délicat.

Il règne dans l'air une odeur de *puja* : une sensation vive, fraîche et légère. Dans l'imaginaire bengali, souvent déferlent des champs infinis de *kaash phul*, avec leurs énormes plumes satinées qui s'inclinent avec grâce sous la douce brise d'automne, bien que nulle part ne pousse la moindre feuille de cette herbe de la pampa, du moins dans cette partie de la ville. À l'oreille de tous déjà résonne le *dhaak*, et son répertoire complexe de rythmes syncopés par le *dhaaki*, évoquant soudain ici une phrase dans l'esprit de l'un, là-bas quelques mots formulé par un autre, selon la mesure et la courbe de sa ligne de percussion. D'une seule voix, le chœur que forment l'herbe, le

tambour, le ciel et la rosée entonne : « Que la fête commence ! Que la fête commence ! »

Sachant pertinemment qu'entre Ma, Pishi, Boro-kaki et elle, il n'y aurait que chicanes et jalousies pour s'emparer du numéro « spécial automne » d'*Ultorath*, Baishakhi subtilise l'exemplaire familial qui vient d'arriver, ainsi que les numéros de *Nabokallol*, d'*Anandamela* (pour les enfants ! pense-t-elle avec mépris) et de l'*Ananda Bazar Patrika*, puis emporte discrètement le tout dans sa chambre. Elle feuillette ça rapidement : des romans d'Ashapurna Devi, de Bimal Kar, de Bimal Ghosh, et de Shankar. Deux ans plus tôt, ces feuillets publiés dans *Ultorath* et *Nabokallol* lui auraient été interdits sous prétexte qu'ils sont destinés aux adultes, et on lui aurait intimé l'ordre de se contenter d'*Anandamela* ; mais ces règles sont aujourd'hui un peu assouplies, bien qu'elle ne soit pas persuadée que sa mère ou Pishi ne la gronderont pas si elles la surprennent plongée dans un de ces magazines. La jeune fille enfouit l'exemplaire sous ses oreillers et, pour éviter toute opposition, décide d'emporter tout ça sur la terrasse après le déjeuner pour le lire là-haut loin des autres, et de rester là, dos au soleil, à faire sécher ses longs cheveux. Et si elle montait aussi un bol de pickles de mangues ? Ravie à l'idée du petit plaisir qui l'attend, elle sautille jusqu'à la chambre de ses parents et accroît sa joie en contemplant les nouveaux vêtements reçus pour la *puja*, qui n'est plus que dans dix jours maintenant.

Une même pensée aurait-elle traversé l'esprit de Chhaya, qui, au même moment, décide de sortir de son *almirah* ses nouvelles tenues pour la *puja* et de les ranger selon les cinq jours que dure le festival ? Et voilà que ce qui aurait dû être un sentiment jubilatoire brusquement se transforme en une amertume irrépressible au moment même où elle contemple les saris étendus sur son lit : deux pure soie, un *tangail*, un *tashar* et un *kota*, soit un pour chacun des cinq jours. L'année dernière, elle en a eu sept, l'année précédente, huit. Elle ne compte pas les deux qu'elle s'est achetées elle-même, car ceux qui comptent vraiment sont ceux qu'on reçoit.

Cette année, son frère Priyo lui a offert un sari. Un seul. Le *tangail*. Certes, il vient de chez Adi Dhakeshwari Bastralaya, avenue Rashbehari, mais Purnima, l'épouse de son frère Priyo, en a reçu quatre, de saris. C'est quatre fois plus qu'il n'en a offert à Chhaya. Or

c'est seulement à force de supposer et de fouiner, qu'elle est arrivée à ce chiffre. Elle n'a pu vérifier que pour quatre d'entre eux : en réalité, cela pourrait être davantage, sept peut-être, ou huit d'ailleurs. On ne saura la vérité qu'au cours des cinq jours de la *puja*. Chhaya n'aura qu'à observer les tenues de sa belle-sœur, à la manière d'un vautour affamé.

Comme si cela ne suffisait pas, voilà que Buli, sa nièce, s'est vantée d'avoir reçu dix (dix !) ensembles neufs, dont deux *ghagbras*, la fureur de cette année, et quatre saris – même si Chhaya pense que la gamine est bien trop jeune pour ça. Il ne fait aucun doute que la plupart lui sont venus de son père. Ils, ou pour être plus précis, *elle*, la mère, a toujours gâté cette fille. Et Chhaya voit clairement les signes qui s'annoncent : ce défi dans le regard de Buli, son manque de modestie dans sa manière de se tenir, sa tendance à l'insolence, sans compter son indifférence totale aux études, confirmée par ses bulletins scolaires. Tout juste si elle réussit à monter de classe chaque année. Ses résultats pour l'entrée au lycée arriveront juste après la *puja*. Chhaya est persuadée qu'ils seront si lamentables pour ce premier examen de passage, qu'on l'invitera à quitter Gokhale Memorial et à s'inscrire dans une école moins réputée si elle veut au moins arriver au certificat de fin d'études. Voilà ce qui arrive quand on a une mère sans éducation ! Déjà Chhaya choisit et affûte les mots qu'elle pourra glisser lors du dîner en famille, le jour où l'échec de la jeune fille sera avéré. Inlassablement, elle reprend le ton et l'inflexion, mesure ses silences, change un mot par ci, deux par là. Elle attend, s'apprête à rugir. Ces derniers temps, quelque chose – Chhaya ne saurait dire quoi, précisément – lui souffle qu'il y a... disons quelque chose d'hypocrite chez Buli. Il va falloir la surveiller, celle-là.

Mais au fond, cela ne la regarde pas. Chhaya vient d'avoir là sous le nez la preuve qu'il se passe quelque chose de plus inquiétant que ce sari *tangail* qui la dérange. Si son frère Priyo a les moyens d'offrir à son épouse quatre saris – *au moins* – et à sa fille dix ensembles, et si, à elle, il se contente de ne donner qu'un seul sari, cela revient à lui flanquer une gifle. Elle sent dans sa poitrine cette angoisse bien connue de l'eau refoulée qui pousse les parois qui la contiennent. Elle sent sa gorge se serrer, cesse de se défendre, et se prépare à un énorme déluge. Malgré ses nombreuses tentatives et exhortations, ses yeux demeurent irrémédiablement secs, et ça ne fait que l'exaspérer davantage. Elle n'a plus qu'à s'asseoir sur ses mains pour les empêcher de mettre en pièces ce maudit *tangail* que son frère lui a donné.